



HAL
open science

**La "qualité du milieu" à l'épreuve du quotidien :
(Re)constructions ordinaires de l'idée de qualité relative
au bassin d'Arcachon : Résultats d'une enquête par
entretiens auprès d'utilisateurs et d'acteurs locaux**

Sophie Le Floch, Ludovic Ginelli

► **To cite this version:**

Sophie Le Floch, Ludovic Ginelli. La "qualité du milieu" à l'épreuve du quotidien : (Re)constructions ordinaires de l'idée de qualité relative au bassin d'Arcachon : Résultats d'une enquête par entretiens auprès d'utilisateurs et d'acteurs locaux. [Rapport de recherche] irstea. 2013, pp.46. hal-02598585

HAL Id: hal-02598585

<https://hal.inrae.fr/hal-02598585v1>

Submitted on 15 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**La « qualité du milieu » à l'épreuve du quotidien.
(Re)constructions ordinaires
de l'idée de qualité relative au bassin d'Arcachon.**

**Résultats d'une enquête par entretiens
auprès d'usagers et d'acteurs locaux**

Projet OSQUAR
**Rapport du volet « 2.4. Perceptions de la Qualité Ecologique du Milieu –
(Re)construction de l'idée de Qualité »,
Action « (Re)constructions ordinaires de l'idée de « qualité écologique» »**

*Sophie LE FLOCH et Ludovic GINELLI
(IRSTEA)*

avril 2013

Table des matières

<u>Introduction : contexte et objectifs</u>	p. 4
<u>I. Présentation des questions de recherche, de la méthodologie et du matériau</u>	p. 5
<u>II. Huîtres, zostères, oiseaux et vase : ces éléments qui composent les divers récits de l'évolution du bassin.</u>	p. 9
II. 1. Les huîtres : des formes variables pour une présence globalement discrète.	p. 9
II. 1. 1. L'huître, une production étroitement dépendante du milieu ; l'ostréiculteur entre sentinelle et « impactant »	p. 9
a. Les mauvaises pratiques des ostréiculteurs	p. 9
b. La crise ostréicole : un éternel recommencement	p. 10
c. L'ostréiculteur, le gardien du milieu	p. 12
II. 1. 2. La prolifération des rochers d'huîtres : un important changement de paysage et d'habitat	p. 12
II. 1. 3. L'huître comme produit de consommation : méfiance..., mais pas tant que ça !	p. 13
II. 2. Les zostères : une composante essentielle du milieu, dont la régression est une source majeure d'inquiétudes	p. 14
II. 2. 1. Un constat de régression des « herbiers » ou des « zostères » (zostère naine : <i>Z. noltii</i>) unanimement partagé	p. 14
II. 2. 2. Au-delà de la régression des zostères, le rétrécissement d'un milieu « d'entre deux » original, ni maritime ni terrestre	p. 15
II. 2. 3. Une seule certitude : un phénomène complexe en interaction avec d'autres	p. 16
II. 2. 4. La grande zostère : un objet dans le flou sous-marin...	p. 19
II. 3. Les oiseaux d'eau et de milieux humides : une diversité et des fluctuations en lien avec les conditions de milieu	p. 19
II. 3. 1. Oies bernaches et cygnes : des oiseaux sous observation	p. 19
II. 3. 2. Des bernaches et des cygnes plus nombreux, trop nombreux ?	p. 20
II. 3. 3. Un élément d'un écosystème	p. 21
II. 3. 4. Un élément de paysage et un « spectacle de nature » saisonnier	p. 22
II. 4. La vase : un élément essentiel, polymorphe et ambivalent	p. 23
II. 4. 1. La vase en suspension dans l'eau : charme du bassin ou signal d'alerte	p. 23
a. Une eau trouble n'est pas obligatoirement une eau sale	p. 23
b. Des épisodes de turbidité anormale	p. 24
II. 4. 2. La vase comme substrat : un sol mouvant, qui ne se fixe que grâce à des végétaux spécifiques	p. 24
a. La vasière à zostère : un paysage particulier, une expérience unique	p. 25
b. La vase nue, ou la dégradation du (fond du) bassin	p. 25
c. « Vasière à zostères » contre « vasière à spartine » : une compétition	p. 25

inégale pour une fin inéluctable ?	p. 26
<u>III. La « qualité » associée au bassin d’Arcachon, une notion relative et relationnelle</u>	p. 28
III. 1. Une clé d’entrée peu pertinente pour appréhender les relations à l’environnement	p. 28
III. 2. Une notion relative	p. 29
III. 2. 1. La dégradation de la qualité	p. 30
III. 2. 2. L’amélioration de la qualité	p. 31
a. Moins de polluants dans l’eau	p. 31
b. Quelques espèces animales qui repeuplent le bassin	p. 32
III. 2. 3. Le fond du bassin : le plus épargné, donc le plus menacé ?	p. 33
III. 3. Une notion relationnelle	p. 33
III. 3. 1. Le problème du nombre : vivre (avec) une présence humaine forte et « exponentielle »	p. 34
III. 3. 2. La mise en cause de certains pratiquants plutôt que la condamnation de pratiques	p. 36
a. Les « conflits », peu marquants dans l’expérience des relations sociales sur le bassin	p. 36
b. Des différenciations sociales : on n’aime / n’aime pas ce que sont certains « autres »	p. 38
III. 3. 3. La méfiance vis-à-vis de la réglementation	p. 40
<u>IV. Conclusions</u>	p. 42
IV. 1. Des objets plus ou moins pertinents dans les relations sociales au bassin	p. 42
IV. 2. La qualité, une notion complexe	p. 43
IV. 3. Des « profils d’engagement vis-à-vis de l’environnement » plus que des « profils sociologiques »	p. 44
IV. 4. Entre scientifiques et « non scientifiques », des frontières plus floues que ne le pensent les différents protagonistes	p. 45

Introduction : contexte et objectifs

Ce rapport consigne les principaux résultats du travail empirique mené dans l'action « (Re)constructions ordinaires de l'idée de « qualité écologique », relative au point « 2.4. Perceptions de la Qualité Ecologique du Milieu – (Re)construction de l'idée de Qualité ». Cette action a pour but d'intégrer un apport de sciences sociales et humaines au volet 1 du projet Osquar, « Huîtres et herbiers, de dynamiques écologiques en controverses sociales » : quelles sont aujourd'hui les différentes qualifications de ces deux objets, notamment du point de vue de leur « qualité » ?

Afin d'alimenter l'objectif général du projet OSQUAR (à savoir : mieux caractériser la définition et la perception de la qualité de l'environnement par l'ensemble des usagers, pour ce qui est du bassin d'Arcachon), le volet 1 propose de déployer des recherches relevant de différentes entrées disciplinaires autour de deux objets : l'huître et les herbiers de zostère naine. En effet, ces objets constituent deux entités écologiques importantes dans le fonctionnement du milieu, qui véhiculent ou sont susceptibles de véhiculer une image de la qualité du milieu et de son évolution. L'huître, objet d'une production économique traversant des « crises » récurrentes, peut être considérée comme une composante emblématique du bassin d'Arcachon. Elle cristallise des discours abondants et médiatisés qui renvoient à la qualité du milieu. L'herbier de zostère naine contribue de façon déterminante à la productivité primaire de l'écosystème (il s'agit du plus vaste herbier phanérogame des côtes européennes). Par contraste avec l'huître, il forme un objet apparemment plus discret dans les représentations collectives, mais qui est de plus en plus présent dans les débats, portés notamment par des scientifiques, et ce alors que sa régression est observée depuis 2005.

Une approche par enquête qualitative a été mise en place, dans le but d'identifier une variété de regards sur ces deux objets. Il ne s'agit pas de multiplier les enquêtés, mais plutôt de recueillir des témoignages nourris et approfondis. Un tel travail ne se conduit pas dans le souci de la représentativité statistique de tel ou tel type de regard, mais dans le souci d'identifier et de comprendre en profondeur une diversité de regards. L'idée ici est surtout de repérer des façons de voir qui ne s'exprimeraient pas dans des lieux de discussion publique. Nous partons du principe que tout regard est légitime, y compris celui qui n'est pas représenté dans les débats sociaux, alors même qu'il explique et guide au quotidien les pratiques des usagers « ordinaires ». Il nous semble important de faire connaître aux acteurs et décideurs publics l'existence et le contenu de ces divers regards, en ce qu'eux aussi jouent un rôle dans le façonnement du bassin.

Il faut donc noter que nous avons enquêté des personnes ayant un certain degré de pratiques et de connaissances du bassin : ce point est à garder en mémoire pour la lecture des résultats (qui ne peuvent en aucun cas être rapportés à « la population des usagers du bassin » d'une manière générale).

Au départ de cette action, il y a un intérêt pour cet apparent paradoxe que présente le bassin d'Arcachon. D'un côté, c'est un territoire politisé, creuset de nombreux enjeux et de conflits médiatisés. De l'autre côté, c'est un lieu d'expériences de nature, vécu comme havre de paix et de ressourcement pour une très vaste population qui dépasse largement les frontières des communes limitrophes voire du département. Au-delà de l'identification de différents regards

sur les huîtres et les zostères, notre contribution au volet 1 a pour objectif premier d'évaluer en quoi certaines composantes du milieu « naturel » sont particulièrement susceptibles de véhiculer des idées de la qualité environnementale aux yeux d'habitants et d'utilisateurs, depuis l'expérience propre que ceux-ci ont du Bassin d'Arcachon.

I. Présentation des questions de recherche, de la méthodologie et du matériau

Au travers de l'action de recherche faisant l'objet de ce rapport, il s'agit donc de s'intéresser prioritairement à des personnes qui ne sont pas engagées significativement dans des débats publics ni dans des actions collectives relatives au bassin. Notre objectif est de mieux comprendre comment ces personnes apprécient le milieu au travers des activités ordinaires qu'elles y déploient, qu'il s'agisse d'exercer une activité professionnelle ou de loisir, ou simplement d'habiter le bassin :

- quelles conceptions de la qualité des milieux sont à l'œuvre chez différentes personnes intéressées à un titre ou à un autre par des activités telle que l'ostréiculture, la chasse, la recherche scientifique, la promenade... ?
- de quels « milieux » les uns et les autres parlent-ils ? Comment les circonscrivent-ils spatialement ? De quoi sont-ils constitués ? Quels usages sont énoncés comme ayant des impacts significatifs ? Quelles évolutions de ces milieux sont soulignées ? Quelles images/paysages en sont données ?
- plus précisément, la qualité est-elle au service de l'exclusion ou au service de l'inclusion sociale (Le Floch, 2002 ; Le Floch et Fortin, 2008) ?

Un objectif secondaire est de mettre en perspective les idées de la qualité du milieu forgées à l'occasion de pratiques « ordinaires » avec celles qui peuvent émaner de scientifiques, puisque les connaissances scientifiques sont de plus en plus versées dans les débats sociaux relatifs au Bassin d'Arcachon. Ceci suppose donc d'enquêter également quelques acteurs impliqués dans des actions institutionnelles et/ou des débats publics, à l'échelle locale.

La démarche retenue est une démarche pragmatique, située au carrefour de la socio-anthropologie et de la géographie (Ginelli et Le Floch, 2006). Nous adoptons le point de vue selon lequel l'être humain est un être social et géographique simultanément, c'est-à-dire un être dont le rapport à l'étendue terrestre fonde significativement les conditions d'existence. De ce point de vue, l'espace n'est plus considéré comme l'arène où « ont lieu » les relations sociales, mais comme une propriété des relations sociales, comme constitué « au travers » du social (le *social* est *spatial*, le *spatial* est social) ; l'objet n'est plus considéré comme inerte mais comme animé des intentions élaborées par l'utilisateur dans le cadre d'une implication physique avec l'environnement (Corsin Jimenez, 2003 ; Lussault, 2007 ; Massey, 1999, ...).

La démarche méthodologique est basée sur la réalisation d'enquêtes de terrain, au cours desquelles des personnes sont invitées à témoigner, avec leurs mots, de leurs pratiques propres et des évolutions du milieu qu'elles perçoivent à l'occasion de l'exercice de ces pratiques. Nous avons employé la technique de l'entretien peu directif. Il s'agit de susciter des témoignages en évitant d'attirer a priori l'attention de l'enquêté sur un objet ou sur un thème plutôt que sur un autre. L'idée est non seulement d'identifier les façons de concevoir l'huître, les herbiers, etc., mais de pouvoir replacer l'importance même de ces objets dans les relations des personnes à l'environnement du bassin : sont-ils primordiaux, importants, presque insignifiants ? Comment se positionnent-ils par rapport à d'autres objets qui peuvent se révéler pertinents dans le vécu quotidien ? Quant à la question de la qualité, nous avons tenté

de l'aborder en interrogeant explicitement sur la « qualité » mais nous avons abandonné cette idée car les enquêtés se trouvaient déstabilisés : la notion apparaît peu pertinente lorsqu'il s'agit de décrire l'expérience quotidienne d'utilisateurs (Cf. III). Nous avons procédé différemment, en esquissant une reconstruction de l'idée de qualité à partir de l'ensemble du contenu des entretiens.

Evidemment, la distinction entre « acteurs institutionnels » et « acteurs non institutionnels » ou « non organisés » est parfois artificielle ; par ailleurs, nous avons en arrière-plan l'idée d'évaluer le décalage entre les contenus des discours publics et des préoccupations quotidiennes d'utilisateurs. D'où la nécessité d'entendre aussi quelques personnes pas tout à fait anonymes : nous avons rencontré des scientifiques, des gestionnaires locaux et des « lanceurs d'alerte » locaux (14 entretiens). Et, donc, nous avons enquêté des habitants permanents ou occasionnels ainsi que des utilisateurs non habitants du bassin. Certains développent des pratiques de nature basées sur des prélèvements (pêcheurs, chasseurs) ; d'autres sont kayakistes ou simples promeneurs (19 entretiens). Le tout représente 53 heures d'entretien, transcrites intégralement avant analyse. Avant analyse thématique, un codage a été réalisé à l'aide du logiciel d'analyse qualitative NVivo. La démarche pragmatique attache une importance toute particulière au contexte d'action et/ou d'énonciation. Souvent, les entretiens ont été réalisés « en situation », c'est-à-dire sur les lieux de pratiques.

En complément de ces entretiens, nous avons réalisé des observations de type ethnographique à propos de plusieurs initiatives locales d'amélioration ou de suivi de la qualité environnementale, auxquelles participent certains acteurs « ordinaires » et institutionnels enquêtés. Ces opérations dont le degré d'ouverture au public varie en fonction des objectifs poursuivis (action de suivi au sens strict ou avant tout « pédagogique ») sont portées par différents acteurs tantôt partenaires, tantôt concurrents, intéressés par l'observation et/ou le suivi de ces espèces inféodées à l'étranger du bassin d'Arcachon. Elles constituent des lieux importants pour la circulation, le métissage, voire la confrontation des discours scientifiques et vernaculaires à propos des changements environnementaux du bassin d'Arcachon. En particulier la régression des herbiers de zostères, ses causes et ses conséquences constituent des sujets récurrents. Ces observations se sont déroulées sur deux années, 2011 et 2012, de manière à suivre leur évolution dans le temps (évolution des discours et des pratiques relatifs aux deux entités écologiques précédemment citées, éventuellement mise en débat de nouvelles entités et évolution de la configuration d'acteurs...).

Bilan du matériel d'enquête

I. Entretiens : environ 53 heures

- **34 entretiens dépouillés, (partiellement) codés (différents objets et/ou thématiques) et analysés** (dont 27 codés dans le logiciel N'Vivo). Environ 53 heures d'entretien au total.

19 entretiens « utilisateurs » (habitants ou non), soit 21 personnes - 32 h 30.

12 entretiens avec des représentants d'associations d'utilisateurs ou d'associations environnementalistes et/ou de services de collectivités territoriales ou d'instances professionnelles, soit 13 personnes – 15 h 45.

3 entretiens avec des scientifiques, soit 4 personnes – 4 h 40.

II. Observations

• Observations effectuées

- 5 journées de chantiers de nettoyage de baccharis (février 2011)
- Journée « forêt et plage propre » (2 avril 2011)
- Sortie avec le club de kayak d'Arès (17 septembre 2011) ; sortie kayak à thématique environnementale avec le Parc ornithologique du Teich (18 février 2012)
- En décembre 2011 et janvier 2012, participation à trois demies-journées consacrées à l'observation / comptage d'anatidés ou de limicoles : sortie « bernaches » organisée par la LPO ; comptage d'oies bernaches et limicoles du réseau « Oiseaux d'eau / limicoles ».
- 2 journées de chantiers de nettoyage de baccharis (février 2012)
- Observation de la réunion du comité consultatif de la Réserve Naturelle Nationale d'Arès et Lège Cap-ferret (21 juin 2012)
- 1 sortie observation des oies bernaches en kayak, Parc ornithologique du Teich, (19 février 2012)
- 3 sorties avec le club de kayak de la Teste (de mars à mai 2012)
- Observation du « festival de l'oie bernache » (23-24 novembre 2012)

Afin de respecter l'anonymat, les enquêtés seront désignés dans la suite du texte par une lettre (H : habitant, NH : non habitant, R : représentant de collectivité, d'association, etc., S : scientifique) et un numéro d'ordre. Le tableau ci-dessous précise quelques unes de leurs pratiques sur le bassin.

Habitants	
H1	chasseur au gibier d'eau
H2	kayakiste (en club)
H3	acteur économique (location de matériel de loisirs)
H4	chasseur au gibier d'eau ; ancien ostréiculteur
H5	pêcheur (à pied, au filet...), plaisancier
H6	chasseur
H7	chasseur
H8	kayakiste (en club)
H9	guide de pêche
H10	kayakiste et ornithologue amateur
H11	acteur économique (restauration),

	chasseur
H12	acteur économique (guide naturaliste)
Non habitants	
NH1	plongeur, photographe
NH2	chasseur au gibier d'eau
NH3	plage
NH4	kayakiste (en club)
NH5	plongeur, plaisancier
NH6	kayakiste (en club)
NH7	kayakiste (en club)
NH8	résident secondaire
NH9	résident secondaire
Représentants (d'association, de services administratifs...)	
R1	domaine cynégétique
R2	collectivité territoriale
R3	domaine environnemental et touristique
R4	domaine environnemental
R5	domaine environnemental
R6	collectivité territoriale
R7	domaine ostréicole
R8	domaine de la plaisance
R9	domaine cynégétique
R10	domaine environnemental
R11	domaine environnemental
R12	domaine cynégétique
R13	collectivité territoriale
Scientifiques	
S1	sciences du milieu
S2	sciences du milieu
S3	sciences du milieu
S4	sciences du milieu

II. Huîtres, zostères, oiseaux et vase : ces éléments qui sont au cœur des récits de l'évolution du bassin.

II. 1. Les huîtres : des formes variables pour une présence globalement discrète dans les témoignages.

Globalement, les enquêtés parlent de l'huître, mais n'en parlent pas beaucoup – un ancien ostréiculteur n'a d'ailleurs pas évoqué cet objet avant d'y être invité par l'enquêteur, à l'issue d'un long entretien ! Les quelques personnes qui n'en parlent pas du tout sont plutôt des jeunes, des usagers récréatifs (chasseur, kayakistes), auxquels s'ajoute un gestionnaire dans le domaine de l'environnement. Un seul enquêté se livre à de grands développements : il s'agit, sans surprise, d'un représentant de la profession ostréicole.

Sur le fond, les appréciations sont ambivalentes et s'articulent autour de trois grands thèmes.

II. 1. 1. L'huître, une production étroitement dépendante du milieu ; l'ostréiculteur entre sentinelle et « impactant »

La moitié des enquêtés parlent de l'huître en tant qu'objet de production primaire. Ils évoquent l'ostréiculture, qu'ils perçoivent tous comme une activité économique développant des liens étroits avec le milieu dans lequel elle est implantée. Ils soulignent les liens entre le coquillage et le milieu aquatique et, par ricochet, entre l'ostréiculteur et le bassin. Notons que ces liens n'ont peut-être pas toujours été aussi évidents : un ancien ostréiculteur affirme qu'il y a quelques décennies de cela, la profession estimait qu'elle pouvait se contenter de « *mettre les huîtres à boire* », avant de s'apercevoir « *qu'on n'engraisse pas les petits cochons à l'eau claire* » (H1).

a. Les mauvaises pratiques des ostréiculteurs

Un des sous-thèmes évoqués concerne les effets négatifs de certaines pratiques d'ostréiculteurs sur le milieu. Ce qui choque, en particulier les utilisateurs du plan d'eau (kayakistes, plaisanciers, plongeurs), sont les parcs à huîtres abandonnés et non démantelés. Outre l'aspect esthétique jugé déplorable et la dimension éthique surprenante (« *moi, ce qui me frappe, c'est la quantité de gens qui travaillent dans le bassin..., quand ils arrêtent l'activité sur un secteur ils laissent tout en plan quoi ! Je comprends pas très bien...* », H8), le rôle sur l'hydraulique du bassin est questionné. Ces parcs sont aussi perçus comme un danger pour les bateaux... et les pieds.

« Effectivement, un parc à huîtres abandonné devient un buisson d'huîtres et on a un rehaussement du fond de 40/50 cm. Parce que si on a les ferrailles et que les huîtres se mettent à proliférer par-dessus les ferrailles, ça nous amène facilement à 50 ou 60 cm au-dessus du sol. Et ça, je sais pas si ça joue beaucoup sur la circulation de l'eau ou sur le... En tout cas, sur la circulation des bateaux, ça, ça rappelle à l'ordre : y a des heures de la marée où il vaut mieux pas trop s'écarter du chenal. » (NH1)

Des enquêtés de profils divers, dont l'ancien ostréiculteur, relatent l'évolution de l'ostréiculture en direction de sa professionnalisation, tendance qui irait de pair avec un moindre entretien du milieu. Les chenaux, en particulier, seraient bien moins entretenus qu'auparavant. Un environnementaliste déplore ce qu'il considère comme une vision de court terme.

« Les problèmes sont plus individuels [liés à l'individualisme] qu'autre chose. C'est très dans l'air du temps : travailler X heures par jour et par semaine. Maintenant, certains ostréiculteurs, c'est neuf heures le matin... Non, le métier d'ostréiculteur, c'est « tant qu'il y a des marées, on y va et puis tant qu'il fait jour, on le fait ! » H4

Les ostréiculteurs sont également pointés du doigt pour l'usage parfois immodéré qu'ils font de leurs bateaux, ce qui contribuerait significativement à la pollution du plan d'eau. Sans surprise, un représentant des plaisanciers est au nombre de ceux qui dénoncent cette pollution.

« L'association aujourd'hui essaie de se positionner un peu pour montrer que la plaisance n'est pas pire que les autres, parce qu'on a toujours tendance à dire : 'c'est la plaisance qui pollue, les bateaux à moteur, l'Irgarol, la qualité des eaux'... (...) Je pense que maintenant ils font peut-être attention, mais ils ont quand même pollué, les ostréiculteurs. (...) ils ont de gros bateaux, de gros moteurs. » (R8)

Pour deux enquêtés, certains ostréiculteurs se sentiraient confirmés dans leurs droits à agir comme bon leur semble du fait d'une réglementation à deux vitesses, qui les épargneraient largement ou qu'ils jugeraient comme ne s'appliquant pas à leur profession.

b. La crise ostréicole : un éternel recommencement

Dans ce thème de l'ostréiculture et de ses liens avec le milieu, la crise ostréicole est abordée par quelques personnes. Elle est vue comme une succession de crises, ou une sorte d'état de crise permanent depuis les années 1970. Pour ces enquêtés, elle est caractérisée par des mortalités, mais surtout des sur-mortalités d'huîtres. Des enquêtés issus du monde ostréicole soulignent quant à eux que le problème est aussi voire surtout celui de la reproduction et des difficultés de captage du naissain, ainsi que celui de la croissance, qui serait désormais continue et non plus saisonnière. Les enquêtés qui évoquent cette crise sont donc assez au fait des problèmes du monde ostréicole, ou en tout cas ont conscience que la crise qui le touche est profonde et multiforme.

« Il y a ces histoires de mortalité, mais le problème n'est pas là. La mortalité, depuis qu'on a introduit la *gigas*, en 1970, on constate ce phénomène. (...) Le problème, c'est pas la mortalité, c'est qu'elles se reproduisent beaucoup moins qu'autrefois. Parce qu'avant, ça « cassait » à 80 %, mais il en restait... Parce que sur un collecteur, une tuile, il y en a eu jusqu'à 5 ou 6000. Il peut en « casser », s'il en reste 200... Tandis que là, au départ il y en a 200 et il en casse 80 % : là il en manque ! » H4

Quelques personnes discutent des causes possibles. Il en ressort une assez longue liste de suspects – pas si longue, cependant, que celle des suspects mis en cause dans la disparition des zostères, phénomène auquel les enquêtés sont plus sensibilisés (Cf. II. 2) –, mais pas de coupable tout désigné. Plusieurs enquêtés disent clairement qu'il est impossible de désigner une cause de façon sûre. Ceux qui, dans notre échantillon, essaient de cerner des contributeurs possibles, se répartissent selon deux principaux groupes. Le premier suspecte surtout les pollutions agricoles issues du bassin versant : il comprend des usagers qui prélèvent (pêcheurs, représentant de la profession ostréicole). Il peut s'agir d'une pollution directe (pesticides dans l'eau) ou indirecte (nitrates et/ou phosphates causant des développements d'algues qui « étouffent » le milieu).

« Aujourd'hui on n'arrive pas encore à doser le glyphosate dans l'eau de mer ou pas facilement du moins. Et un des principaux produits utilisés en agriculture c'est quand même le Roundup. (...) A la suite de la prolifération de macroalgues dans le bassin, il a été mis une zone de vigilance par rapport aux nitrates sur le Bassin de la Leyre. (...) des gens de l'agriculture disaient que pour effectivement éviter le lessivage des nitrates pendant la période hivernale ils étaient obligés de faire des cultures dérobées (...) [qu'ils brûlaient au printemps] avec du Roundup. (...) Donc quand vous voyez ça, vous ne vous interrogez qu'à moitié sur ce qui nous arrive quoi. C'est vrai que pour éviter d'avoir quelques nitrates qui passent, vous utilisez du Roundup... Le remède est pire que le mal quoi ! (...) Mais bon, est-ce que ça vient de l'agriculture ? Moi je..., j'en sais rien aujourd'hui. » (R7)

Le second groupe met plus en avant la pollution par les moteurs des bateaux : les plaisanciers sont visés, mais parfois également les ostréiculteurs (voir plus haut). Cette forme de pollution est plus souvent mentionnée que la précédente, par des personnes aux profils divers. Les polluants issus des peintures des bateaux sont également cités, irgarol en tête. Ils sont cependant largement évoqués pour leur mise en avant lors de crises précédentes. Ils semblent emblématiques d'une période caractérisée par la recherche d'un coupable aux problèmes des huîtres ; aujourd'hui, les enquêtés semblent plus enclins à ne pas mettre en avant une cause mais à considérer les effets de l'ensemble des pratiques humaines qui s'exercent sur le bassin mais aussi sur son large pourtour. Une personne évoque cependant le relargage possible par la vase de polluants de type TBT, interdits depuis des années.

Mais il y a aussi quelques voix pour affirmer que l'eau ne peut pas être vraiment en cause, tout le reste se portant bien. Certaines émanent de ceux qui par ailleurs pensent aux pollutions agricoles. Mais, lorsqu'ils considèrent la qualité de l'eau globalement, ils sont plus enclins à la voir s'améliorer – ils ne prennent alors en compte que les seules sources de pollutions liées au strict pourtour du bassin – : la construction du wharf et l'amélioration du réseau d'assainissement urbain sont des éléments importants à leurs yeux.

« C'est vrai que l'eau du Bassin, pour moi, y a pas de problème.

Enquêteur – Elle est pareille ? Elle est peut-être mieux, même ?

- Je pense qu'elle doit être mieux, parce que c'est vrai que quand la Cellulose se déversait dedans... Mmmm, c'était pas toujours évident ! [rires] Alors que là... D'ailleurs, s'il y avait vraiment de la pollution, y aurait eu beaucoup moins de poissons. Quand on voit, les maigres viennent pondre maintenant, les seiches, les rougets... y a quand même beaucoup de poissons qui rentrent dans le Bassin pour pondre. Si c'était pollué, le poisson il rentrerait pas. Il viendrait pas. » H5

Il faut faire une mention spéciale concernant la « théorie des grands cycles ». Presque tous les enquêtés parlant de la crise ostréicole estiment qu'il y aurait, régulièrement, dégénérescence des huîtres et besoin de « régénérer » l'espèce par des introductions. Ils ont notamment en tête l'introduction des huîtres japonaises dans les années 1970. Ainsi, il y aurait une tendance à la naturalisation des problèmes de l'ostréiculture et, paradoxalement, à penser le coquillage en l'affranchissant de la dépendance à son milieu. Paradoxalement, cette tendance peut tout à fait co-exister avec une suspicion vis-à-vis de pollutions environnementales.

« Il y a 25 ans, il y a eu énormément de mortalité. Et ils avaient fait venir l'huître du Japon. Bon ben il arrive un moment, effectivement ça va dégénérer. Ce qui est logique ! (...) [Il faut] Retrouver une huître, mais qui ne vient pas du Bassin ! Prenez des huîtres ou d'Irlande ou d'ailleurs..., mais qui n'ont rien à voir avec les huîtres du Bassin ! Pour relancer, oui. Comme ils ont fait avec les japonaises ! Et ça a bien tenu : ça a tenu 25, 30 ans. Et je pense qu'il faut refaire pareil. » H5

« Il y a également une hypothèse qui est avancée aujourd'hui, où on se demande s'il n'y a pas, de la part de cette espèce, une dégénérescence qui fait que le problème de l'ostréiculture se pose à nouveau. » R11

Viennent ensuite un certain nombre de causes possibles avancées à l'occasion par tel ou tel enquêté. Citons l'existence d'un pathogène, des conditions météorologiques particulières... voire les ostréiculteurs eux-mêmes. Ces derniers sont mentionnés par deux environnementalistes, qui reprennent l'image d'ostréiculteurs « se tirant une balle dans le pied » : R4, R5), du fait de certaines « mauvaises » pratiques (Cf. précédemment).

Enfin, il faut noter l'absence de dénonciation des pollutions urbaines et domestiques, c'est-à-dire celles qui émanent des populations résidentes du bassin.

c. L'ostréiculteur, le gardien du milieu

Enfin, il n'est pas évident de trouver des témoignages mettant en avant le rôle de l'huître comme sentinelle pour la qualité du milieu et l'ostréiculteur comme gardien de ce milieu. Certes, le représentant de la profession interrogé n'hésite pas à marteler cette idée, que nous retrouvons par ailleurs uniquement chez une personne résidente occasionnelle du bassin.

« Où l'huître est menacée, l'homme est menacé. C'est un vieux slogan que je pique à la Bretagne (...) mais je pense qu'on peut le faire nôtre ici. Effectivement, on gère un indicateur biologique qu'est l'huître et en particulier le naissain : les larves d'huîtres, c'est un indicateur biologique. » R7

« C'est peut-être l'ostréiculture qui sauvera le Bassin, hein ! Soit on la garde et on arrivera à sauver le Bassin... Mais si on la perd, c'est fichu, hein ! (...) C'est le garde-fou ! Ah oui oui ! Oui, parce qu'il y a tellement de choses de faites pour qu'elles vivent, ces huîtres (...). On fait des analyses et si c'est pas bon à la consommation, forcément il y a un problème avec l'eau. Donc oui... C'est pas qu'on demande qu'ils installent des parcs à huîtres partout, hein ! Mais c'est... qu'ils en vivent... Eux, s'ils veulent garder la ressource, ils ont intérêt aussi à protéger leur lieu de vie... et, oui, le bassin. » NH9

II. 1. 2. La prolifération des rochers d'huîtres : un important changement de paysage et d'habitat

S'agissant de l'huître, le thème le plus développé, et par le plus grand nombre d'enquêtés (un tiers environ de notre échantillon), est celui des « rochers d'huîtres ». L'huître est ici perçue comme une espèce invasive, par des personnes exerçant une pratique récréative, par des pêcheurs amateurs et par des gens ayant une sensibilité environnementale. S'il y a donc une assez large gamme de profils pour les personnes qui alimentent ce thème, il faut tout de même souligner que ces personnes ont en commun de bien connaître le milieu, avec lequel elles ont des contacts directs fréquents et « intenses ».

C'est par diverses expressions, parfois poétiques, que les enquêtés désignent ces amas spontanés d'huîtres qui se développeraient rapidement dans le bassin : récifs, dépôts d'huîtres sauvages, blocs de rochers d'huîtres sauvages, buisson d'huîtres, huîtres en bouquets, massifs huîtriers... Pour eux, il s'agit assurément d'un changement de paysage majeur et brutal à l'échelle du bassin, qui s'accompagne d'une évolution négative du milieu. Ainsi, certains font le parallèle avec l'envasement des chenaux, d'autres posent la question de l'impact sur l'hydraulique (« *Ca a fermé des chenaux, quand même ! Ca change la carte de navigation sur le bassin, quand même, cette plaisanterie !* » R4)... Un changement dans la faune est noté : par exemple, des environnementalistes constatent ainsi l'apparition de bécasseaux violets, normalement inféodés aux milieux rocheux.

« Des rochers, des rochers d'huîtres un peu partout, c'est quand même la folie ! (...) En moins de 10 ans, ça a été un changement, c'est impressionnant quand même (...)... Moi j'ai des photos de rochers d'huîtres, ce qu'on appelle rochers d'huîtres, en bordure d'estey... » R9

La capacité de colonisation est soulignée par ces enquêtés, pour qui c'est clairement une espèce invasive, d'ailleurs classée « *dans les 100 pires espèces de la planète dans la liste de l'UICN !* » (R5)

Il n'y a guère que pour un enquêté passionné de pêche et de ramassages divers que ces rochers soient une aubaine, ainsi que pour un environnementaliste heureux d'y voir un habitat pour les oursins. Un usager, après avoir évoqué les nuisances environnementales, admet toutefois le côté esthétique des amas. Le représentant de la profession ostréicole a un avis partagé : ces rochers sont un à la fois un atout (captage de naissain, stock de dépannage) et un problème (espèce invasive où prolifèrent prédateurs et parasites). Mais l'essentiel des enquêtés abordant

ce thème évoquent, outre les impacts négatifs sur le milieu, les nuisances pour les activités, y compris ostréicoles : ces huîtres « sauvages » entreraient en concurrence avec les huîtres élevées en épuisant le milieu.

« Ce qui est l'évolution [du bassin]... En tant que pratiquant, ce qui m'a surpris, c'est l'omniprésence des rochers d'huîtres (...) ! Quand on fait du kayak, je vais autour du bassin les rochers d'huîtres y en a partout quoi ! (...) C'est peut-être provocateur ce que je vais dire : il y a pas mal d'études qui ont été faites sur la crépidule exotique invasive, et il y a une autre espèce exotique invasive dans le bassin, c'est l'huître hein... (...) Par exemple, quand on passe à marée basse avec les kayaks, on fait vachement gaffe parce que ça raye le polyester. (...) Je me souviens (...), on est sorti en bateau avec ma fille qui était assez petite, on s'est mis n'importe où dans le bassin, là, et je lui ai fait faire ce que je faisais quand j'étais petit, c'est-à-dire qu'elle a plongé du bateau pour se baigner à un endroit où il y avait pas trop d'eau et tout de suite elle s'est...entaillée le pied ! » H10

« Autant d'huîtres à filtrer de l'eau, c'est autant d'huîtres qui bouffent mais qu'eux [les ostréiculteurs] ne valorisent pas économiquement ! Donc, ce qu'elles ont consommé, ce n'est plus accessible pour les huîtres que eux cultivent. C'est une concurrence de filtres monumentale ! » R4

Au niveau de la qualification des huîtres formant ces « rochers », il faut noter une ambiguïté. Le plus souvent, ces huîtres sont qualifiées de « sauvages » (le représentant de la profession ostréicole emploie également le terme de « naturelles »), ce qui attesterait d'une distinction avec les huîtres d'élevage. Mais les catégories se brouillent : plusieurs signalent qu'il s'agit d'huîtres venues de parcs (abandonnés) ; une personne parle d'huîtres « ensauvagées ». En fait, les enquêtés font le lien entre cette transformation du milieu et les « mauvaises » pratiques ostréicoles (parcs abandonnés).

II. 1. 3. L'huître comme produit de consommation : méfiance..., mais pas tant que ça !

Enfin, un petit quart de notre échantillon développent à propos des huîtres le thème de l'effet sur la santé humaine de la consommation de ce coquillage. L'huître est donc conçue ici comme produit de consommation.

D'un côté, il y a ceux – les plus nombreux – qui n'ont peur de rien, qui n'ont pas l'intention de se priver de ce mets apprécié et dont la consommation relève quasiment du rituel – elle est, en tout cas, culturelle –, même en période d'interdiction. Parfois, un bémol est mis : des enquêtés disent continuer à manger des huîtres tout en précisant qu'ils ne mangeraient pas de coquillages venus de certains endroits.

« Nous, pendant toutes les interdictions, on en mangeait, des coquillages : je suis encore là, j'ai jamais été malade. Le copain, c'est pareil. L'an dernier, on avait fait un repas... (...) Donc on avait été donner un coup de drague pour pêcher des moules. (...) C'était interdit. Mais nous, les interdictions, on sait pas lire. [rires] (...) Les huîtres c'était pareil : on avait ramassé des huîtres. (...) Tout le monde en a mangé. Ils m'ont dit, « tu recommences quand tu veux » ! [rires] » H5

« Je vais manger des huîtres d'exploitation mais je sais d'où elles viennent. Mais je ne vais pas m'approcher du premier marchand pour acheter une douzaine d'huîtres, non, je mentirais si je vous disais le contraire, je sais où je les prends, je sais qui les exploite, comment il les travaille, d'où elles viennent. » H11

« Quand vous allez au banc d'Arguin, si vous faites un peu de plongée – moi je l'ai fait deux fois, c'est terminé ! Les bateaux ont des WC, mais comme des vrais WC. Donc l'écoulement, c'est direct dans l'eau ! Ça part sur les parcs à huîtres, c'est dé... C'est épouvantable ! C'est épouvantable ! Moi je mange pas d'huîtres du banc d'Arguin l'été ! » H12

De l'autre côté, il y a ceux qui en mangent moins tout en rappelant l'attachement culturel à ce mets. Ils respectent les périodes d'interdiction. Ils ont une attitude généralement sceptique à l'égard de la qualité sanitaire des produits de la mer venant du bassin et ont par exemple cessé

toute consommation d'autres coquillages comme les moules. Ils mettent en avant la nécessité de respecter les rythmes saisonniers : ne pas consommer pendant les « mois sans r », pendant la période de laitance. Un enquêté rappelle que l'huître est pourtant, en elle-même, un aliment santé, avant qu'un milieu dégradé ne vienne en faire un mets suspect (« *Ca fait des centaines, ici, avec les huîtres et puis... l'air...* » NH8).

« Nous, toutes les semaines, le dimanche, on allait chercher les huîtres ! On sortait la saucisse du congélateur. Et le soir c'était saucisse barbecue, saucisse grillée et huîtres. C'était notre repas. (...) [Maintenant, ça n'est plus que] de temps en temps. (...) Papa, là, pour mon anniversaire, il en prend entre 10 et 13 douzaines et on est... 10 personnes. Alors après, s'il en reste, c'est un cadeau pour les invités. (...) Chez nous, on fait toujours comme ça. (...) Chacun repart avec son petit panier. On partage. C'est un peu pour continuer la fête, quoi. » NH3

« Enquêteur – Et quand il y a interdiction, vous en consommez quand même ?

– Ah non. Ah non non ! Même déjà maintenant, nous on en consomme moins. On a peur. » NH9

II. 2. Les zostères : une composante essentielle du milieu, dont la régression est une source majeure d'inquiétudes

II. 2. 1. Un constat de régression des « herbiers » ou des « zostères » (zostère naine : *Z. noltii*) unanimement partagé.

La plupart des enquêtés connaissent et emploient les dénominations vernaculaire (« *varech* », « *herbiers* ») et botanique (« *zostères* », « *petite zostère* », « *grande zostère* »), indice que ces qualifications circulent entre différents publics. Les termes génériques (« *zostères* », « *herbiers* ») sont fréquents mais on comprend par déduction (secteurs géographiques, types de pratiques, demande d'explicitation) qu'ils désignent *Zostera noltii*. Cinq enquêtés seulement parlent de *Zostera marina* (cf. *infra*). Les deux tiers de nos enquêtés s'expriment à propos des « *zostères* » ou des « *herbiers* » et s'inquiètent de leur régression, décrite comme récente et brutale, voire datée précisément de 2005 ou 2006 selon les cas. Ces enquêtés observent et décrivent finement la régression de l'herbier, qui est une source de vive inquiétude, notamment en termes de conséquences pour la faune associée. Rappelons que ce sont des habitants qui ont lancé l'alerte, avant que certains acteurs locaux n'interpellent le monde scientifique, à l'époque peu enclin à considérer l'herbier comme menacé. L'appréciation de *Zostera noltii* est positive, y compris sous sa forme morte de laisse de mer, dont plusieurs personnes relèvent également la forte diminution. Leurs préoccupations ne sont pas seulement d'ordre écologique (importance des herbiers échoués pour l'écosystème de l'estran, conscience de l'importance de ce bourrelet végétal dans la lutte contre l'érosion) ; en se remémorant leurs jeux d'enfants avec les zostères échouées sur les plages, ces enquêtés expriment la crainte de voir disparaître leur relation si particulière à cet objet.

1954



La régression serait particulièrement marquée dans le fond du bassin, plus rarement mentionnée à propos de secteurs proches de l'île aux Oiseaux. Parmi ces personnes, une dizaine fréquente les herbiers de zostères, souvent assidument, pour la pêche à pied des bigorneaux, des crevettes, et des anguilles¹, et signale la raréfaction concomitante de ces espèces. D'autres sont en contact avec les herbiers de zostères pour d'autres activités (kayak de mer, plongée, chasse au gibier d'eau, ornithologie, nautisme...). Toutes évaluent visuellement la dynamique de *Zostera noltii*, mais mobilisent d'autres sens (le toucher en particulier) pour exprimer au-delà du constat de régression, une relation à cet objet, dont la dimension sensible (faisant appel aux sensations, aux émotions) et sensorielle (faisant appel aux sens) doivent être soulignée. Parmi ces personnes, trois ont été des « lanceurs d'alertes » dès 2005 auprès de municipalités, de scientifiques ou de services de l'Etat. En 2010-2011, cinq personnes ont repéré une repousse des zostères, mais une repousse partielle et fragile de zostères « *fines comme des cheveux* » (H7), ou comportant des « *tâches brunes* » :

« Parce que là, moi, quand j'observe les zostères qui repoussent, à un moment donné elles poussent vraiment très bien. Ça se présente vraiment bien. Et là au mois d'août, je vois apparaître des tâches brunes, par endroits. Alors voilà, comme si on avait mis du Roundup, par exemple. Ça fait des tâches brunes, à certains endroits, et tout d'un coup ça s'étend. Et là il y a quelque chose qui la fait mourir. C'est sûr. Donc je me suis posé la question... » (H12)

II. 2. 2. Au-delà de la régression des zostères, le rétrécissement d'un milieu « d'entre deux » original, ni maritime ni terrestre

Les herbiers à *Zostera noltii* sont à la base de représentations paysagères originales : s'ils évoquent des paysages mouvants, parfois peu visibles ou aux formes incertaines, ils symbolisent aussi le lien entre la terre et la mer, entre l'estran et le monde sous-marin. Ni terrestre, ni maritime, ils possèdent des caractéristiques de ces deux espaces. Plusieurs enquêtés précisent ainsi que la zostère n'est pas une algue mais une herbe et les vasières à zostères, soumises à l'influence des marées sont décrites de manière extrêmement ambiguë, en référence aux domaines terrestres *et* aquatiques :

« C'est pas une algue, c'est une graminée, je crois que c'est de la famille des graminées enfin c'est une plante qui vit dans l'eau et qui a besoin d'être aussi à l'air libre par moment. » (H1)

Ces herbiers s'inscrivent dans un gradient de milieux avec une réelle épaisseur, bien loin d'être une lisière ou une simple interface. Les personnes enquêtées leur attribuent la même ambivalence qu'aux zostères, en les qualifiant de « *marais* », tout en se livrant à des descriptions bucoliques au sens étymologique du terme, c'est-à-dire en référence à la vie pastorale. A marée basse, ils forment une « *prairie verte* » que les oies bernaches « *pacagent* », « *tondent* » ou « *broutent* » (à ce sujet, voir le point II.3). La régression des zostères efface ces « *paysages verts* », qu'elle remplace par de la « *vase noire* » peu appréciée, qui suscite beaucoup d'interrogations : « *On voit de plus en plus des étendues de vase... noire ! Alors qu'avant on voyait des paysages verts, à marée basse !* » (R 10). Il y a aussi ceux qui vont « sur » ou plutôt « dans » la vase. Pour être approchées, les « vasières » à zostères demandent un engagement corporel particulier, réservé aux initiés (à propos de la vase, cf. point II.4.2).

Ces habitats, devenus rarissimes sur le bassin d'Arcachon, tendent à être rognés par leurs marges : le phénomène naturel d'envasement au long cours (le propre d'une lagune serait de se fermer) est aujourd'hui fortement accentué par la régression des zostères. Ce milieu

¹ Ces observateurs précisent toutefois, à propos des anguilles, que la régression des herbiers ne serait pas la seule cause de leur disparition. Il y aurait « autre chose », en particulier la (sur)pêche de la civelle.

« d'entre deux », donnant lieu à des pratiques et des expériences spécifiques, menace de disparaître :

- en devenant trop maritime : la remise en suspension de la vase, l'accélération des courants dans les vasières dénudées, sont soupçonnées d'accentuer encore la régression des zostères, et réciproquement.
- en devenant trop terrestre. La dynamique de régression de *Zostera noltii* est concomitante de modifications de ces milieux naturels, en particulier la colonisation de la spartine anglaise (*Spartina townsendii*) volontiers qualifiée « d'envahissante » :
« Effectivement la spartine, il y a quand même des études qui ont été faites, on s'aperçoit que la spartine en plus il y en a de deux variétés, la spartine se nourrit de cette vase, elle a des racines, donc elle va la fixer. Plus elle fixe la vase plus elle va se nourrir, plus elle va se nourrir plus elle va s'étendre, plus elle s'étend plus elle va fixer la vase. » (H9)

Finalement, la régression des zostères menace tout à la fois un paysage, un milieu particulier, et les pratiques qui s'y déploient :

« Et puis même on le voit au niveau de la sédimentation, au niveau du fond, des bords de canal et du fond du bassin on va dire ; les herbiers ont disparu par endroits, ça a été remplacé par de la spartine, par de la vase morte, y a plus du tout de vie végétale en dessus, donc c'est, c'est différent. (...) [L]e paysage naturel change devant les plages du nord bassin, du fait que, bon, on a des vases maintenant qui sont proches, qui ne sont plus avec des herbiers. Avant, on marchait sur des patins sur la vase, bon ça c'était d'une façon de faire, c'est parce qu'il y avait les herbiers que l'on pouvait. Bon là y a tout un type de vie qui a disparu à un moment donné, tout ce qui était bigorneaux sur les herbiers, tout ce qui était... enfin plein de choses quoi ». (R6)

II. 2. 3. Une seule certitude : un phénomène complexe en interaction avec d'autres

La raréfaction des zostères suscite beaucoup d'incertitudes, d'interrogations, et presque personne ne croit à la responsabilité d'un facteur unique faisant office de bouc-émissaire. De très nombreuses causes (plus que pour les problèmes affectant les huîtres) sont énoncées surtout pour mettre en avant la complexité du phénomène et du milieu dans son ensemble. Ce raisonnement n'est pas l'apanage de tel ou tel groupe d'acteurs. Il est frappant de relever, à titre d'exemple, la grande diversité de profils des huit personnes qui ont, ou semblent avoir, quelque certitude sur les causes du phénomène ; elles avancent des « causes » considérées comme avérées ou très probables (S4, R4, R5, R7, R12, H3, H11, NH1, NH5). Pour la plupart, ces personnes focalisent l'attention sur une cause – même si certaines d'entre elles précisent, à d'autres moments du témoignage, qu'il est sûrement illusoire de vouloir identifier « un » seul coupable... Parmi elles se trouvent toutes celles (5) qui évoquent la vase issue d'opérations de dragage : ce suspect émerge directement de leur expérience propre du bassin. Un autre, le représentant de la profession ostréicole, met en avant sans surprise la qualité de l'eau, faisant le parallèle entre les problèmes des huîtres et ceux de l'herbier. Il faut cependant noter qu'il souligne également qu'on ne sait pas ce qui, dans l'eau, constitue un coupable plus précis et que, d'autre part, il faut sans doute penser à une conjonction de coupables (« effet cocktail ») : en ce sens, il peut également être rapproché du groupe décrit ci-dessous, celui des « prudents »... La qualité des eaux du bassin versant est une préoccupation plus largement partagée, par des habitants, des scientifiques, des environnementalistes locaux... Ceux qui mettent en cause la qualité de l'eau dans la disparition des zostères incriminent massivement le secteur agricole : c'est-à-dire une arrivée d'eau polluée venue de l'extérieur, du bassin versant. Pour ce qui est de la pollution due aux activités humaines associées au bassin même et à sa périphérie immédiate (zones urbaines, plaisance...), deux sous-ensembles sont à distinguer : d'un côté, ceux qui mettent en cause ces activités et ceux qui préfèrent souligner que leur impact s'est beaucoup amoindri dans les dernières décennies, notamment du fait de l'interdiction de l'irgarol, de l'amélioration du réseau d'assainissement des eaux usées, etc.

Trois usagers – pêcheurs et chasseurs, mais pas de gibier d'eau – font porter la responsabilité aux bernaches. Deux personnes en revanche déroulent une liste de causes très diverses. Ainsi, un scientifique énonce 5 causes : la pollution de l'eau en général, la prolifération des algues vertes, l'impact des pêcheurs à pied, la multiplication des bateaux, les antifoulings en général, dont l'irgarol en particulier. Un habitant, quant à lui, met sur sa liste noire les pesticides, les antifoulings, les oiseaux – dont les bernaches, qui nuiraient à l'herbier surtout par leurs déjections –, les tempêtes et les « chrétiens » en général.

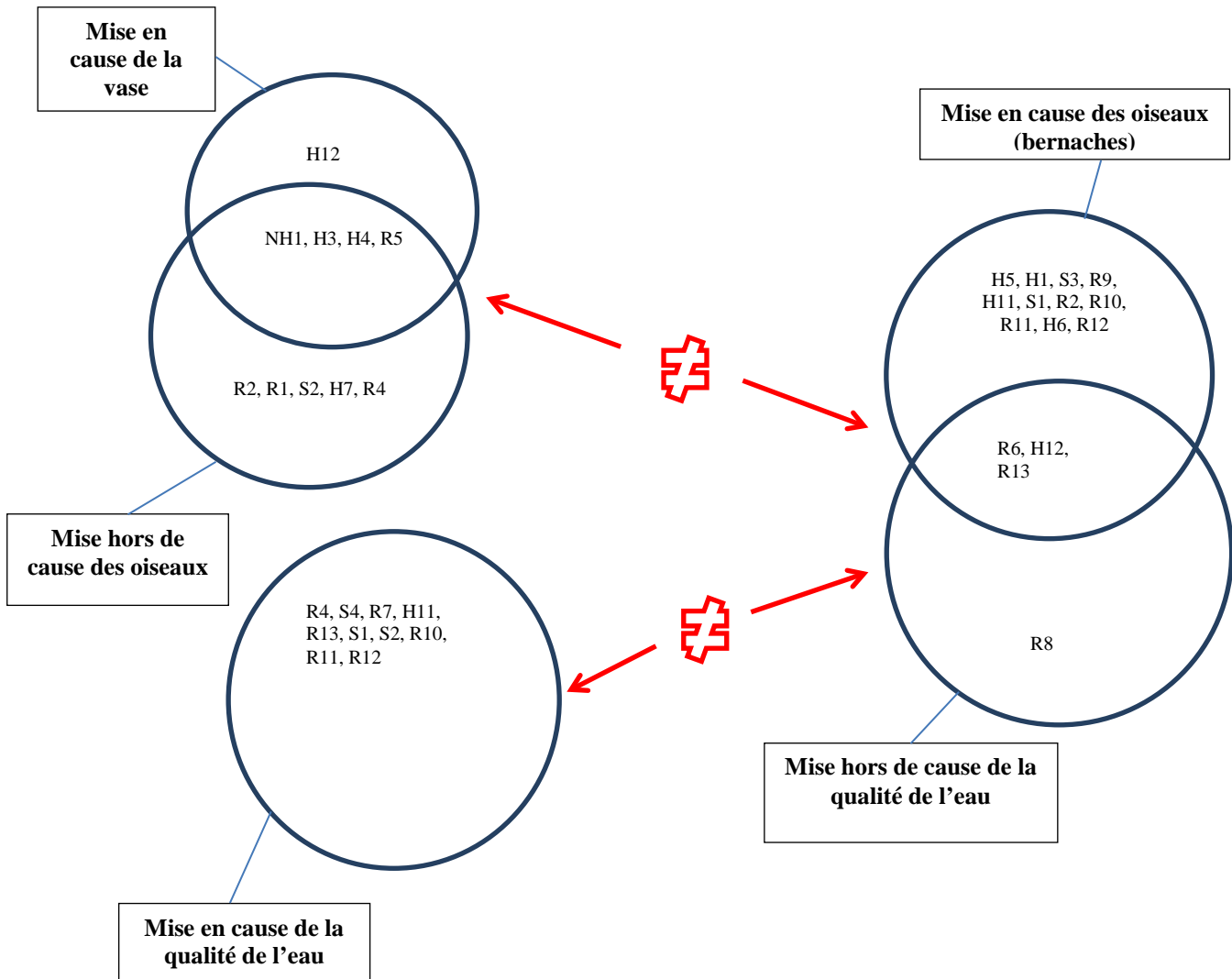
Près des deux tiers enquêtés – dont 3 des 9 qui ont de forts soupçons vis-à-vis d'un ou plusieurs éléments, et qui ont été évoqués ci-dessus – adoptent une attitude prudente. Au total, 22 éléments sont ainsi avancés par les uns ou les autres, avec plus ou moins de conviction. Ils rappellent que les débats publics relatifs aux causes de dégradation du milieu varient dans le temps. Des éléments mis sur la sellette à une époque peuvent ensuite passer au second plan, soit que des études permettent de nuancer leur impact (par exemple les bernaches pour ce qui est de l'herbier), soit que des actions ont permis de les affaiblir (par exemple l'assainissement et l'interdiction de certains antifoulings ayant amélioré la qualité de l'eau suite à la crise ostréicole des années 1970-80). Généralement, ils avancent plusieurs éléments comme causes possibles ou comme facteurs contribuant à la régression de l'herbier, en se gardant d'émettre des jugements définitifs. Neuf affirment que, finalement, nul n'a une idée précise des causes du phénomène et/ou que, de toute façon, il ne peut y avoir une seule et unique cause – le phénomène est complexe. Parmi eux, des scientifiques, mais pas tous et pas seulement :

« Alors maintenant, on parle de pollution aérienne, de pollution par les nappes souterraines : y a des remontées par les nappes souterraines de certaines pollutions. Je sais pas, comme vous, les zostères, qui les tue. Est-ce que c'est l'homme, est-ce que c'est la bernache, est-ce que c'est le cygne, est-ce que c'est l'Irgarol, est-ce que c'est... ? Voilà, donc je crois qu'on n'a pas fini d'en parler. (...) Et puis dire « c'est la faute à lui », comme dit X, 'c'est la faute aux plaisanciers', moi je suis pas d'accord. » (R8)

La responsabilité des oiseaux d'eau (bernaches cravant, mais aussi cygnes) dans la régression des zostères fait l'objet de nombreuses interrogations : les bernaches sont l'élément le plus cité (22 enquêtés), mais les enquêtés sont partagés en 3 groupes : trois personnes les mettent en cause, soit comme facteur principal soit comme contribution avérée ou facteur aggravant ; un groupe de 12 personnes les classe parmi les facteurs possibles ; un groupe de 7 personnes les disculpe totalement (à propos des liens entre les oiseaux et les zostères, cf. point II. 3).

Quels que soient les enquêtés (scientifiques ou non, habitants ou non, etc.), les discours de presque tous ceux qui s'expriment à propos de la régression des zostères sont marqués par l'incertitude et la complexité du phénomène.

La régression des zostères, un phénomène complexe



II. 2. 4. La grande zostère : un objet dans le flou sous-marin...

Les témoignages relatifs à *Zostera marina* sont beaucoup plus épars (5 enquêtés) et flous. Pour un enquêté, elle aurait quasiment disparu depuis « dix ans » (H7), pour un autre ce serait « depuis les années 90 » (H4), pour un autre encore « peut-être les années 80 » (H10). Deux plongeurs, les seuls à observer *Zostera marina* de près, fournissent les témoignages les plus précis. Après une période de quasi-disparition, les herbiers de *zostera marina* repousseraient par endroits et abriteraient à nouveau des hippocampes :

« Sur le port de la Vigne, quand on sort du port de la Vigne, sur la droite, il y avait des herbiers où il y avait énormément d'hippocampes. Il y a longtemps que je n'y ai pas plongé là par contre, mais j'ai un copain qui y a plongé ; pendant un temps on ne les voyait plus et là ils ont l'air de revenir. » (NH5)

La fragilité de ces discours, peu nombreux et parfois contradictoires atteste que *Zostera marina* n'est plus l'objet d'une attention soutenue et continue (comparativement à *Zostera noltii*), à l'exception peut-être de plongeurs. Elle montre aussi, par contraste, à quel point les discours à propos de *Zostera noltii*, souvent précis et prolixes, se nourrissent de contacts et d'observations répétés.

II. 3. Les oiseaux d'eau et de milieux humides : une diversité et des fluctuations en lien avec les conditions de milieu

II. 3. 1. Oies bernaches et cygnes : des oiseaux sous observation

Les bernaches cravant apparaissent comme un sujet fréquemment abordé par nos enquêtés : trois quarts des personnes en parlent, et pas seulement à propos de leur possible responsabilité dans la régression des zostères et le conflit chasseurs / environnementalistes supposé s'y rapporter. Ceux qui en parlent peu (un quart de notre échantillon) appréhendent les bernaches soit pour elles-mêmes, en tant qu'élément apprécié mais pas nécessairement central pour leur approche du milieu, ou bien rapportent brièvement des propos largement répandus, en particulier sur le comptage annuel de bernaches cravant et le débat à propos de leur impact sur les herbiers de zostères, largement relayé par la presse locale :

« Alors après, on dit c'est les bernaches qui bouffent, etc., etc., ... Restons raisonnables. Avant y'avait des bernaches, elles bouffaient les zostères, les zostères revivaient et puis tout va bien. Maintenant, y'a moins de zostères, les bernaches quittent leur zone d'hivernage plus tôt parce qu'elles ont rien à manger. C'est pas qu'y'a plus de bernaches, si elles sont obligées de partir plutôt c'est que... Quand on demande aux gens qui s'occupent des oiseaux ce qu'ils pensent de la migration des oiseaux, en gros c'est la nourriture qui guide. Quand ils ont plus de nourriture à un endroit, ils vont chercher ailleurs. » (NH1)

Ceux qui se livrent à de plus longs grands développements (plus de la moitié des personnes) le font selon des registres très différents. Le registre « comptable » est particulièrement présent, au point d'écraser bien souvent (y compris chez des ornithologues, des chasseurs...) la simple contemplation esthétique, habituellement très répandue envers les oies ou les cygnes :

« Moi je ne suis pas un scientifique mais j'écoute les gens parler. Il y a le problème des herbes qu'elles [les oies bernaches] mangent et, une bernache c'est comme une oie, ça a des déjections... Ça commence à faire du monde dans l'eau ! Est-ce que ça ne peut pas amener une maladie ? En plus, vous avez les cygnes. Au niveau du comptage, ils en ont compté 3.000, et c'est un minimum, c'est un minimum. Donc, ça commence à faire du monde. Ce ne sont pas des humains mais comme le milieu est extrêmement fragile... » (R12)

Les bernaches et les cygnes sont attentivement observés. Pour certains, les oies « *arrachent* » (H1, ou ne font que « *brouter* » (R9), « *pacager* » (H8, R5), « *cisailler* » (R12) les feuilles de zostères sans arracher leurs rhizomes. Pour d'autres, elles broutent *et* arrachent dans certaines circonstances (en fin d'hivernage, ou lorsque la vase est devenue plus molle). Les cygnes quant à eux « *fouillent et déchaussent* » (H1), « *arrachent tout* » (R9). Les avis sont donc très partagés sur les comportements des oiseaux, comme sur leurs effets sur les herbiers. Incriminé par certains, l'arrachage de rhizomes est considéré par un environnementaliste comme très bénéfique à l'herbier, auquel il permet d'essaimer :

« Mais quand elle arrache – les Hollandais l'avaient déjà montré il y a 20 ans –, c'est tout bénéf pour l'herbier à zostère. Ça permet d'essaimer, d'en foutre partout. On n'a jamais vu de bernache, ou n'importe quel canard brouteur ou je ne sais quoi, éradiquer sa ressource. Ça existe pas dans la nature, ça ! » (R4)

A la présence saisonnière des bernaches s'ajoute celle, annuelle, des cygnes appréhendés selon les mêmes registres, c'est-à-dire en se focalisant sur la question du nombre d'oiseaux et celle de leur impact pour les zostères. Finalement, presque aucune place n'est laissée, dans ces observations d'oiseaux, à la contemplation de la « masse » des cygnes et des bernaches : « *C'est sûr, c'est une attraction touristique, c'est joli à voir, c'est joli, mais enfin ça fait beaucoup d'oiseaux* » (R12). Leur grand nombre est peu perçu comme un « spectacle de nature », mais plutôt comme une « masse problématique », voire inquiétante, et que l'on cherche à objectiver par différents outils (comptages, cartographie, mesure), voire que l'on envisage de réguler (stérilisation des cygnes ; élimination de bernaches évoqués par plusieurs personnes). Ces registres sont significatifs, plus largement, d'une attention très forte aux relations entre la dynamique des populations d'oiseaux et l'écosystème spécifique qui les accueille.

II. 3. 2. Des bernaches et des cygnes plus nombreux, trop nombreux ?

Des chiffres sont très souvent avancés pour soutenir l'idée selon laquelle les bernaches cravant, ainsi que les cygnes, seraient plus nombreux qu'auparavant, voire trop nombreux, à l'exception notable des kayakistes, dont nous verrons qu'ils privilégient plus que d'autres la relation sensible aux oiseaux d'eau. A propos des bernaches, des personnes qui ne participent pas aux comptages avancent des chiffres, plus ou moins fidèles aux estimations annuelles, de l'ordre de 50.000 oiseaux : « *Au dernier comptage, on a compté 52.000 bernaches. 52.000... Je ne dis pas quelles sont seules responsables mais elles y sont quand même pour quelque chose.* » (R12). Pour un habitant, elles seraient « entre 70.0000 et 100.000 » (H11) ; un autre s'exclame « *100 000 oies sur le Bassin, c'est pas anodin !* » (H12). Quelques-uns réfutent cette idée. Cette impression d'abondance locale est fortement relativisée par certains, à l'aune des capacités d'accueil du bassin d'Arcachon, de la dynamique beaucoup plus fluctuante de la population mondiale de ces oies, ou encore au regard de l'effondrement des autres anatidés (canards siffleurs en particulier) autrefois pléthoriques sur le bassin d'Arcachon. Les bernaches elles-mêmes ne seraient pas plus nombreuses qu'avant et les cygnes seraient en diminution, au grand dam de certains kayakistes :

« Les cygnes blancs, les cygnes tuberculés, j'en vois pratiquement plus. C'est vraiment... Si j'en vois 30 des fois c'est le grand maximum quoi ! Alors que j'en voyais 300 des fois, c'est... ! Une marée blanche de cygnes, c'était magnifique, nous on se régalaît en kayak, c'est plus possible ça ! » (H3)

La présence hivernale d'un grand nombre d'oies bernaches cravant suscite donc beaucoup d'interrogations, voire de suspicions. Toutefois, il est intéressant de relever qu'elle n'est jamais considérée comme *la* cause première, unique, et déterminante de la régression des zostères, à trois exceptions près (H5, H6 et H11, pêcheurs et chasseurs, mais pas de gibier d'eau). Les autres chasseurs de gibier d'eau se refusent à accuser aussi directement les oies

bernaches : « *j'ai pas envie de dire que c'est la faute aux Bernaches !* » (H1). De façon générale, les schémas de pensée établissant des liens « simplistes » de cause à effet seraient en recul :

« Mais sur la zostère il y a quand même un changement, c'est plus univoque comme ça l'était. Le discours des ostréiculteurs chasseurs, qui sont les mêmes hein, ça fonctionne vraiment sur « y'a trop de bernaches, ce sont les cygnes qui bouffent tout », etc. commence à lever le pied un petit peu. On n'y est pas pour rien non plus parce que notre travail ça été l'explication. On arrive aussi en expliquant à atténuer un peu ces schémas classiques qui sont simplistes « il y a beaucoup de trucs, donc vraiment c'est ça », une relation de cause à effet immédiate. » (R5)

Sur les 22 personnes qui associent les bernaches aux zostères, 12 les classent parmi les facteurs possibles de régression, et 7 les disculpent totalement. Ces enquêtés s'appuient souvent sur une série d'évaluations scientifiques, dont la plus récente est le rapport IFREMER (2011), qui semble faire désormais autorité auprès de tous, y compris auprès d'élus et de représentants cynégétiques institutionnels. Deux chasseurs mentionnent une étude plus ancienne qui aurait été réalisée par le Muséum d'Histoire Naturelle, selon laquelle le bassin d'Arcachon pourrait accueillir de « 80.000 » (H4) à « plus de 100000 oiseaux » (H7). Les personnes qui disculpent totalement les bernaches les considèrent plutôt comme des « victimes » ; ce serait la raréfaction de la nourriture qui causerait la raréfaction des oies, et pas l'inverse (du moins, l'hypothèse serait plausible). Les oies quitteraient plus tôt leur zone d'hivernage et changeraient de comportements sociaux (en devenant moins grégaires, et en se rapprochant des côtes) à cause de la raréfaction des herbiers, leur principale nourriture :

« On a très bien vu dans les années de crise, 2003 ou 2006... J'ai vu des bernaches où je n'en avais jamais vu, et ce n'était pas lié seulement à la baisse de la pression anthropique de chasse, au dérangement etc. C'était vraiment lié à l'utilisation de territoires annexes pour compenser la déplétion [sic] dans les territoires ancestraux. Il y a un petit mouvement qui se met en place depuis deux ans, on voit de plus en plus de bernaches sortir du domaine public maritime et aller exploiter par exemple les prairies du domaine de Certes. » (R5)

II. 3. 3. Un élément d'un écosystème

Les trois quarts des personnes de notre échantillon qui parlent des oies bernaches le font principalement au travers des liens existants mais difficiles à cerner précisément entre ces oiseaux et l'écosystème qui les accueille, les zostères en particulier. Les oies bernaches sont alors considérées comme élément d'un écosystème, auquel sont associés parfois les cygnes et plus rarement les canards siffleurs. Cette qualification dominante des anatidés par leurs liens avec les zostères est significative, plus largement, d'une attention remarquable aux liens entre la dynamique de l'avifaune et celle de l'écosystème spécifique qui l'accueille. Donnons quelques exemples : plusieurs enquêtés s'interrogent sur les liens entre la forte diminution des canards siffleurs, consommateurs de zostères autrefois pléthoriques en hivernage sur le bassin d'Arcachon, et la régression des herbiers de zostères. Quelques autres, observateurs attentifs de ce milieu (R5, H8) voient dans l'apparition sur certains rochers d'huîtres du bécasseau violet, habituellement inféodé aux rochers littoraux, un signe de l'ampleur problématique du phénomène à l'échelle du bassin d'Arcachon (conséquences hydrauliques, concurrence de « filtreurs » pour l'ostréiculture...) :

« A priori j'ai cru comprendre que ça a changé le milieu à un point tel qu'on voit par exemple des bécasseaux violets (...) Je les ai vus en Islande donc, ils sont plutôt dans des milieux rocheux. Et ils arrivent à stationner ici l'hiver, bon manifestement parce qu'ils trouvent un environnement qui ... (...) ils viennent sur les rochers d'huîtres, donc apparemment c'est pas anodin. » (H8)

Les oiseaux de milieux humides (anatidés, limicoles, mais aussi espèces endémiques des prés salés, telles la gorgebleue à miroir de Nantes) font l'objet de dispositifs de comptage très élaborés plusieurs décennies (depuis le milieu des années 1980 pour les oies bernaches).

Instaurés par des acteurs très différents, dont les objectifs et les méthodes ont beaucoup varié dans le temps, ces comptages tendent à être utilisés comme des outils — parmi d'autres et à certaines conditions — pour obtenir des informations à propos des habitats et des écosystèmes. Ainsi, les comptages d'anatidés (bernaches cravant, cygnes tuberculés, canards siffleurs...) ont été utilisés dans le rapport IFREMER (2011) pour estimer la part du stock de zostères du bassin d'Arcachon consommées par ces oiseaux. Les anatidés sont alors cartographiés, objectivés, puis mis en « calcul », « comptés en tonnes » pour évaluer leur impact sur les zostères :

« S1 : Les bilans de masse peuvent être calculés, quoi. Une bernache, ça pèse à peu près 1 kilo.

S3 : Ca mange son poids par jour.

S1 : Donc il y a entre 50 et 80 tonnes de bernaches... On peut compter ça en tonnes, quoi ! [rires] On sait combien ça mange, chaque bernache. On peut comparer ça à la biomasse des zostères et voir quel est le prélèvement : si ça représente 1% du total, c'est difficile de les invoquer comme responsables. » (S1 et S3)

Plusieurs gestionnaires et environnementalistes voient dans tous ces comptages d'oiseaux (anatidés, limicoles, espèces endémiques telles la gorgebleue à miroir de Nantes) un outil potentiel de suivi ou, plus sûrement, d'alerte à propos des herbiers de zostères, ou des prés salés :

« Vraiment sur le bassin, les pluviers, les limicoles, ils peuvent être indicateurs de ressources benthiques, au moins d'une partie. Donc ces rôles-là, d'indicateurs, ça peut être intéressant. Ça peut montrer, comme les bernaches pour les herbiers, que ça évolue vite. » (R1)

II. 3. 4. Un élément de paysage et un « spectacle de nature » saisonnier

Pour quelques personnes, l'abondance d'anatidés est qualifiée très négativement — les bernaches et les cygnes « *pullulent* » (H6) « *envahissent* » (H1, H5), ou « *colonisent* » (H1) le bassin d'Arcachon, mais pour d'autres (essentiellement des kayakistes, mais aussi quelques chasseurs) leur hivernage en grand nombre est au contraire apprécié, et attendu. *A minima*, ces personnes notent le retour saisonnier des bernaches, à l'automne, en s'intéressant à leur date précise d'arrivée (H2, NH2). Pour les kayakistes-ornithologues amateurs la présence des oiseaux devient plus centrale. Ce « *spectacle de nature sauvage* », « *bruyant et visible* » dans le ciel justifie des sorties, ou rehausse l'intérêt de certaines qui autrement seraient monotones :

« Je sais que le coin d'Audenge, le long du domaine du Certes parce que c'est un coin très ennuyeux, parce que par la digue de Certes on voit rien, mais en hiver si on part au début du montant, ben on sait qu'il y aura des bernaches, on sait qu'il y aura des spatules... notamment les bernaches on les voit brouter à ce moment-là. Voilà, moi c'est à ce niveau-là que ça m'intéresse. » (H8)

Pour certains, la présence massive d'oiseaux d'eau serait « *un des derniers spectacles où on a cette impression d'immensité* » (H10). En hiver, la présence des bernaches, auxquelles s'ajoutent les courlis, participent, avec la présence des ostréiculteurs, à la composition d'un lieu de « qualité » un environnement visuel mais aussi « sonore » « *très sympa, quasiment naturel* », réservé à quelques uns. Il y a « *une petite fierté* » d'être là « *toute l'année* », même dans des « *conditions un peu extrêmes* ». Au printemps et en été, les lieux perdent de leur intérêt : les oiseaux sont partis et le site est pollué (matériellement et symboliquement) par les bateaux, les jets-skis et la « rumeur » des bruits de leurs moteurs :

« L'hiver on a l'impression d'être les « *happy few* » quoi ! On a le... y a quelques ostréiculteurs qui passent, et puis bon ben y a le spectacle des bernaches, y a les courlis enfin bon y a tous les oiseaux qui stationnent sur le bassin. (...) Nous, quand on va à Arguin, on rame 3 heures et demie, et quand on arrive là, qu'on se pose et puis qu'on voit une horde de jet-skis qui arrive et qui font un bordel pas possible, bon c'est vrai que c'est agaçant ! (...) C'est énervant, c'est ce bruit très aigu, très agressif enfin, alors qu'on aimerait être tranquille. Surtout quand on sort de l'hiver où on a été tranquille tout le temps. » (H8)

II. 4. La vase : un élément essentiel, polymorphe et ambivalent

S'il y a un nombre significatif d'enquêtés à ne pas parler de la vase, en revanche ceux qui ancrent une partie de leur témoignage à cet objet se livrent plutôt à de longs développements. Par ailleurs, il est assez difficile de trouver des points communs classiques entre groupes ainsi constitués (usages, lieu d'habitation...).

Un tiers des enquêtés n'en parlent pas du tout ou à peine. Pour l'essentiel, il s'agit de gens n'habitant pas le bassin (mais on observe des « non habitants » qui parlent significativement de la vase). Globalement, ce sont des « usagers récréatifs » : chasseurs, kayakistes, représentant de plaisanciers (mais il faut noter qu'un kayakiste parle beaucoup de la vase, celui qui est également habitant du bassin). S'y ajoutent des environnementalistes, une personne venant sur le bassin uniquement pour la plage et un scientifique.

Ceux qui en parlent peu représentent un autre petit tiers de l'échantillon. Parmi eux, le représentant de la profession ostréicole, des environnementalistes.

Enfin, ceux qui se livrent à des développements significatifs ou très importants constituent un gros tiers des enquêtés. Ce sont des habitants ou des résidents secondaires, un plongeur, des scientifiques (dont un habitant le bassin), des acteurs économiques tirant leurs revenus d'une activité liée au plan d'eau (sorties kayak, sorties nature), des amateurs éclairés (un plongeur et photographe travaillant occasionnellement avec des scientifiques), une association locale environnementaliste.

Dans les témoignages s'y rapportant, la vase apparaît comme un objet polymorphe et ambivalent. Deux grandes formes de vase sont distinguées : la vase en suspension dans l'eau, et la vase « solide » constituant un substrat essentiel du bassin.

II. 4. 1. La vase en suspension dans l'eau : charme du bassin ou signal d'alerte ?

a. Une eau trouble n'est pas obligatoirement une eau sale

L'eau trouble est désignée comme une caractéristique majeure du bassin. Pour ceux qui y pratiquent la plongée, elle gâche le plaisir mais peut aussi offrir des conditions extrêmes qui permettent de se tester... Quant aux baigneurs, ils semblent faire avec ; certains évoquent même le plaisir de se baigner dans cette eau trouble, insistant sur la nécessité de bien distinguer la « vase » de la « pollution ».

« Je suis à cheval entre la Corse et ici en ce moment. Je veux dire, la Méditerranée, elle est toujours haute sur les plages ! Je pourrais très bien aller faire du business là-bas, je le fais pas ! Si je reviens là c'est que ça me plaît ! Je veux dire que si j'aime l'eau pleine de vase c'est que ça me plaît ! » H3

« Tout ces problèmes écologiques du bassin, il y a 30 ans on ne les connaissait pas, quoi ! On allait se baigner dans le bassin, c'était noir, c'était rigolo, c'était la vase, on le savait et... jamais personne ne disait 'le bassin est pollué'... (...) Les plages étaient propres... Quand on disait que c'était sale, c'est parce que c'était de la vase... pas parce qu'il y avait de la pollution... » H10

La turbidité de l'eau n'est donc pas obligatoirement un problème, mais le reflet du fonctionnement normal du bassin. Elle est vue comme un indicateur d'un phénomène d'auto-nettoyage du bassin, d'un « effet chasse d'eau », qui fonctionnait mieux il y a quelques décennies qu'aujourd'hui. Aux dires de certains, l'eau aurait donc été plus sombre autrefois. Un chasseur ancien ostréiculteur voit une autre cause à cet éclaircissement : il y avait

auparavant plus d'oiseaux (plus d'espèces, de plus grandes populations), donc plus de brassage et une meilleure évacuation des matières en suspension.

« Alors je sais que les scientifiques sont très attachés à la turbidité ou à la non turbidité de l'eau parce que le soleil pénètre mieux. Bon, je veux bien, mais quand j'ai débuté dans le métier et qu'il y avait encore ces oiseaux, vous savez de tout l'hiver, ça j'ai très bien connu, de tout l'hiver, (...) y avait une turbidité de l'eau extraordinaire ! » H4

b. Des épisodes de turbidité anormale

Cependant, certains phénomènes de turbidité « anormale » sont rapportés et datés par plusieurs personnes. Les témoignages s'appuient sur des observations faites à l'occasion d'expériences avec le milieu et montrent la sensibilité de nombreux enquêtés à l'aspect de l'eau. Les observations semblent remonter aux premières années du siècle. Elles sont parfois explicitement associées à des opérations de dragage de ports et de chenaux². Ses impacts sur le milieu sont jugés fortement négatifs : « *Là où on drague, on tue* » (NH1). Elle asphyxierait, étoufferait, appauvrirait le milieu – pour certains, elle a un effet délétère sur les herbiers de zostère : voir chapitre correspondant – avec effets de réactions en chaîne.

« A partir de 2006 ou 2007, il y a eu des dragages de ports. (...) Ça a commencé par le port d'Arès, ça a continué par le chenal de la Madone à Claouey, il y a eu Andernos qui en a dragué un ou deux, il y a eu en suivant l'estey des Jacquets, etc. (...) la vase a été relarguée 300 à 400 m plus loin dans le chenal, et elle s'est répartie partout. Donc, il y a eu turbidité de l'eau – bonjour la photosynthèse. Relargage de polluants qui étaient stockés dans les vases depuis 30 ans – on retrouve l'histoire des TBT. (...) Et couche de ça [*il en montre l'épaisseur avec la main*] de vase molle par-dessus partout. (...) ça suffit à étouffer la plupart des animaux filtrants, passifs comme les éponges ou ce genre de trucs comme ça. » NH1

« La vase recouvre. Ça finit par se remettre mais c'est long, et puis entre temps les choses ont bougé, quoi ! La chaîne alimentaire a changé, le biotope a changé, donc... Ah c'est sûr que la vase elle a recouvert, la vase s'est déplacée, elle a recouvert. Les choses existent et après est-ce qu'elles vont repartir après ? Pas sûr ! » H3

Il y aurait donc une « mauvaise » vase en suspension temporairement. Engendrée par les activités humaines, il conviendrait de bien la distinguer de celle qui est issue de phénomènes naturels. Ainsi, les enquêtés ont recours à une terminologie spécifique et des descriptions relatives à leurs expériences visuelles, olfactives et tactiles. Il s'agit d'une « vase molle » (NH1, R11), de « *boues qui collent* » (NH8), d'une vase du type « *mayonnaise qui n'a pas bien pris* » (S4), d'un dépôt « *glissant* », « *collant* » et couleur « *Garonne* » (H12, H7), d'une vase très légère comme de la cendre (NH5)... Cette « mauvaise » vase ne sent pas, n'est pas noire mais plutôt jaunâtre, colle, alors que la vase ici « *a quelque chose d'assez typique* », c'est « *une vraie vase bien noire l'été* », « *qui sent très fort* » (H12).

La vase en suspension est toutefois perçue comme indissociable de sa forme « solide » : elle n'incarne qu'un phénomène transitoire, porteur de changements affectant le milieu à grande échelle.

II. 4. 2. La vase comme substrat : un sol mouvant, qui ne se fixe que grâce à des végétaux spécifiques

Tout comme la vase en suspension, la vase « solide » est ambivalente pour les enquêtés. Une de ses formes est positive, celle qui sert de substrat aux herbiers de zostères naines. Deux

² Remarque : un seul enquêté a une opinion favorable sur les dragages (un habitant du sud du bassin) : même s'il évoque le problème du stockage des vases, il souligne que les ports en eau sont plus jolis et les dragages éviteraient que la vase ne se disperse partout.

autres formes sont moins appréciées : l'une correspond à de la vase nue, l'autre est de la vase évoluant vers un support terrestre.

a. La vasière à zostère : un paysage particulier, une expérience unique

La « bonne » vase, celle qui forme un substrat propice au développement de l'herbier de zostère – substrat que plusieurs personnes désignent par le terme de « vasière », qui est donc connoté positivement –, concerne la zone soumise à l'influence des marées – zone de battement ou de balancement. Cette vase est considérée comme un milieu caractéristique du bassin, notamment du fond de celui-ci. Premièrement, c'est un milieu qualifié de riche et de vivant du point de vue écologique, qui s'apparente autant au maritime qu'au terrestre – rappel : le vocabulaire de la prairie est convoqué pour décrire les étendues de l'herbier à marée basse (Cf. II. 2. 2).

« Dans le sable, il n'y a rien à voir, rien qui pousse... Dans la vase il y a tout un tas de trucs, c'est intéressant, ça me plaît ; j'apprends des trucs et j'apprends tout le temps et je demande que ça... » H3

« Les anguilles venaient beaucoup sur les vasières, parce qu'on a des grandes flaques qui restent à marée basse. Et donc elles venaient se cacher dans ces zostères. Elles se mettaient dans la vase et elles naviguaient beaucoup dans ces zostères, à marée haute. » H12

Deuxièmement, ce milieu forme des paysages très appréciés sur le plan esthétique, des paysages ouverts et changeants – « *des paysages verts, à marée basse* » (R10). Troisièmement, les expériences qui sont faites de ce milieu sont également atypiques : des expériences qui relèvent non pas de l'immersion dans un milieu liquide, non pas de la marche sur un milieu terrestre solide, mais d'une sorte d'entre-deux – un déplacement en milieu « mou ». Le substrat se dérobe sous les pieds, l'équilibre n'y est pas garanti, voire... on peut y mourir étouffé. Certains enquêtés soulignent que c'est un monde réservé aux initiés – qui se distingueraient par l'utilisation des patins à vase –, les habitants riverains ne le connaissant même pas, bien souvent. Indissociables de cette forme de vase, les zostères naines facilitent l'accessibilité – même incertaine – du milieu et procurent la sensation de marcher sur un tapis.

« Parce que je les [les clients] emmène [pour des sorties guidées] les pieds dans l'eau, ils sont au bord de la mer, ils ont les pieds dans l'eau, enfin, dans la vase... On va vraiment... se balader sur l'estran. (...) Il y a le contact direct, ouais. (...) Et ça plaît beaucoup. C'est des sorties que je pratique ici avec les patins à vase » H12

« Très curieusement, les gens du Bassin, y en a très peu qui se hasardent sur l'estran à marée basse. C'est très curieux. Et dans mes balades, justement, je reçois beaucoup de gens qui habitent ici, soit qui n'ont jamais osé, ou qui ne connaissent pas ! J'ai même parfois emmené (...) des enfants d'ostréiculteurs ; et du coup, j'ai des fois les femmes d'ostréiculteurs qui viennent aussi pour voir un peu, et puis y a des animaux qui... (...) Et je me suis aperçu que je faisais découvrir des choses... (...) Et [à] des gens qui habitent, ouais, ici. » H12

« Les grandes vasières, (...) ça s'était recouvert, nous ont appelé ça de l'herbe (...). C'est une herbe qui était longue comme ça et puis très fine, très serrée, c'était des tapis. On marchait presque... sur le tapis. » H7

b. La vase nue, ou la dégradation du (fond du) bassin

La vase nue est au contraire dépréciée par les enquêtés et signe de dysfonctionnement du bassin. Il peut s'agir soit de dépôts de cette « mauvaise » vase mise en suspension par certaines activités humaines (dragages), soit de vasières dénudées suite à la régression de l'herbier de zostère.

Ainsi, des témoignages rapportent que la vase causant la turbidité « anormale » du bassin se dépose dans les « trous », les bas-fonds ; elle bouche en partie petits chenaux, flaques, fosses... qui sont si importants pour la biodiversité au regard des enquêtés. Elle contribuerait à un envasement généralisé du bassin, qui toucherait cependant préférentiellement les parties

les plus internes – vers Andernos, Arès. Au point que ce phénomène est parfois difficile à différencier, dans les esprits, du mouvement de la vase qui n'est plus fixée par l'herbier en raréfaction.

« Ce que constatent également les gens c'est que... là vraiment je crois que c'est lié à la régression des zostères, c'est l'envasement des petits esteys là, sur l'estran, où les gens avaient l'habitude de les emprunter soit pour accéder à leur bateau soit pour accéder à des zones de ramassage des coquillages soit pour aller se baigner, à marée basse, l'été, au large de ces petits esteys. Et aujourd'hui depuis 5 ans c'est impossible. C'est-à-dire que c'est envahi de vase. (...) Mais les élus mettent ça sur le compte de l'envasement global du Bassin d'Arcachon, donc il faut draguer, il faudra peut-être draguer les esteys pour résoudre le problème ! (Rires) » R13

Cependant, outre les dragages et la disparition des zostères, d'autres raisons à l'envasement sont avancées par plusieurs enquêtés, notamment des raisons hydrauliques (moins de précipitations, moins d'apports d'eau douce par les cours d'eau, moins de courants...). Une sorte de cercle vicieux s'installerait : envasement, atténuation des courants, envasement renforcé... Il en résulte que la vase s'étend, se déplace, remplace le sable de plus en plus dans certains secteurs, bouge beaucoup d'une année à l'autre. Sous cette forme, le substrat vaseux n'est plus considéré comme « vasière » mais comme de la vase susceptible de prendre son autonomie, d'être sujette à vagabondage...

« L'envasement est de plus en plus important. C'est vrai qu'il y a trente ans de ça, (...) c'était quand même beaucoup moins envasé. C'est un gros problème l'envasement, surtout dans le fond du bassin parce que... Plus vous avez de vase, plus les courants marins s'atténuent et ce sont quand même ces fameux courants marins qui vont nettoyer cette vase, normalement. Du coup, moins ils sont forts et plus la vase continue à s'entasser. » H9

« Alors c'est vrai qu'il y a des zones qui s'ensavent, mais... ça bouge. L'hydraulique est un petit peu compliquée. Chaque année, je fais des reconnaissances dans la vase, justement pour emmener les gens se balader avec moi (...). Et là, depuis 2 ans, il y a toute une zone devant la plage des Quinconces que je peux exploiter, parce que la vase a coulé, le sable est revenu ; ou il y a du sable qui est revenu par-dessus. Et on peut marcher. Et à l'inverse, y a des endroits où je ne peux plus aller parce que de nouveau c'est trop mou. Donc ça bouge, hein... Il y a une hydraulique assez particulière, et c'est le fait des fois de manipulations [dragages]... » H12

En termes paysagers, le résultat est déploré, puisqu'il y a passage d'un « paysage vert » à des « étendues de vase noire ». En termes écologiques, il s'agirait d'un milieu peu propice à la vie. « *Les herbiers ont disparu par endroits, ça a été remplacé par de la spartine, par de la vase morte, il n'y a plus du tout de vie végétale en-dessus* » (R6). En termes d'accessibilité, cela devient le domaine de tous les dangers.

« Ces patins [à vase] ne peuvent marcher que si on a les zostères, justement. Parce que les zostères, quand elles sont couchées, elles font une surface qui stabilise un peu le sol, et donc là on peut marcher correctement. Mais moi j'ai passé... 5 ans à ne plus pouvoir utiliser les patins. (...) C'est inaccessible (...), la vase est devenue très molle et on s'enfonçait avec les patins parce qu'il n'y avait plus de portance. Il y a eu des accidents, hein ! Il y a eu beaucoup d'accidents. Et pas les touristes. Parce que les touristes, ils vont pas en patins sur la vase. Mais justement avec des gens qui ont l'habitude. Qui se sont fait piéger. » H12

c. « Vasière à zostères » contre « vasière à spartine » : une compétition inégale pour une fin inéluctable ?

Il ressort donc de nos enquêtes le sentiment que la vasière à zostère est menacée. Si la vasière est fragilisée par la régression de l'herbier, elle le serait aussi par la capacité colonisatrice d'une autre plante, la spartine. Les enquêtés décrivent un phénomène de concurrence déséquilibrée, qui entraînerait une évolution inéluctable : la vasière à zostère tend à être rognée par ses marges (fond du bassin). Plusieurs personnes décrivent précisément les phénomènes progressifs de solidification de la vase et d'atterrissement, de colonisation par la

spartine qualifiée d'espèce invasive, puis d'évolution du milieu vers les prés salés. Le rôle de la spartine est considéré comme crucial dans le phénomène d' « envasement » (S4, H12, H3), d' « exhaussement des fonds » (R6, H12, H9), etc. La zostère disparaît, la marée finit par ne plus du tout irriguer ces milieux. Plusieurs rapportent les différentes expériences d'éradication de la spartine qui ont été tentées – chaulage, arrachage mécanique, arrachage manuel –, mais restent sceptiques quant aux chances de réussite de ces différentes actions.

« Et la spartine, à la jetée d'Arès, (...) il n'y avait pas de végétation ; là maintenant c'est une prairie (...). Alors, c'est un processus naturel, mais ça c'est quand même vachement accéléré je pense par les mouvements de vase. C'est bien de draguer les ports mais... (...) Il y a la suite, il y a les tâches [de spartine] qui montent (...). Tout ce qui est aster maritime, obione, lavande de mer tout ça, c'est des trucs qui arrivent hein... (...) Donc on n'est déjà plus dans l'étage vert [des zostères], on commence à être à l'étage du dessus. Ça va vite ! (...) Où l'on peut marcher, où c'est de la vase solide quoi. Parce que la spartine, la spartine ça commence déjà à être assez solide, mais bon quand tu marches, tu t'enfonces... »
H3

Entre le terrestre et le maritime, il y aurait tout un gradient de milieux, que certains décrivent avec précision. Il ne s'agit pas d'une « lisière » ou d'une « interface », mais d'un milieu hétérogène ayant une réelle épaisseur, où il y a passage progressif d'un type de substrat et de végétation à un autre. Les différents étages ne sont pas fixés mais sont pris dans une dynamique continue. La nature de base du substrat reste la même : il s'agit de vase, mais d'une vase qui se solidifie peu à peu.

« Il y a trois [étages de végétation] principaux, chaque étage a sa plante invasive : la spartine tout en bas ; au milieu l'obione (...) ; et encore plus haut c'est les cotonniers, les baccharis » H3

A terme, le bassin serait menacé de fermeture. Le terme important ici dans les témoignages est celui de « lagune », employé par nombre d'enquêtés qui ont la particularité d'être les scientifiques de l'échantillon ainsi que ceux qui ont été en relation avec des scientifiques. Pour eux, le propre d'une lagune est de se fermer. C'est un milieu vivant – nurserie, etc. – mais voué à s'étouffer de lui-même : « *de toute façon, on sait très bien que le bassin est un milieu vivant : c'est une lagune. (...) l'évolution naturelle du bassin, je pense que c'est la fermeture quoi !* » (H10). Les dégradations accélérées qui résulteraient des activités humaines précipiteraient cette fermeture.

Notons que si la spartine est perçue comme un problème pour la dynamique de ce milieu particulier qu'est l'estran du fond du bassin, le baccharis, inféodé aux milieux plus « terrestres », n'est clairement perçu comme problème que par un enquêté, un gestionnaire de milieux protégés. Une personne signale d'ailleurs le rôle de ce gestionnaire dans « l'invention » de ce problème nommé baccharis.

« Le baccharis, c'est une plante invasive qui a été plus ou moins acceptée et donc...heu... La nuisance écologique a été mise au jour [par des gestionnaires de la réserve naturelle] (...). C'est eux qui ont instauré ce genre de choses [les chantiers de nettoyage] pour la remise en état des réservoirs et des bords de mer, et du bord de la réserve naturelle, pour permettre aux espèces locales de se redynamiser, de se recoloniser les sites qui étaient les leurs. Mais s'il n'y avait pas eu la reprise en main de la réserve naturelle, je ne pense pas que le Baccharis aurait fait l'objet de tant de soins. Enfin, pas de soins : d'attention ! » R6

III. La « qualité » associée au bassin d'Arcachon, une notion relative et relationnelle

III. 1. Une clé d'entrée peu pertinente pour appréhender les relations à l'environnement

Le terme de « qualité » est très peu mobilisé spontanément par les enquêtés. Même une question explicitement posée en termes de « qualité » de la part de l'enquêteur – technique que nous avons testée sur quelques entretiens – ne suscite pas de développements nourris : soit les enquêtés répondent évasivement par quelques généralités, soit ils hésitent et apparaissent déstabilisés. Au vu de nos objectifs de recherche, notre approche de l'entretien consiste à inviter les personnes à témoigner depuis leurs pratiques propres, avec leurs mots à eux, d'un point de vue « subjectif » ou tout positionnement est légitime – puisqu'il est vécu. Poser une question telle que « diriez-vous que la qualité du milieu s'est améliorée ? » relève d'une toute autre approche : l'enquêté est subitement invité à s'abstraire de son expérience d'un environnement pour produire une opinion « objective » et motivée, justifiée – qui ne peut être forgée que par le recul et par un type de connaissances autres que les connaissances pratiques quotidiennes, des connaissances plutôt d'ordre scientifique. La notion n'est donc pas pertinente lorsqu'il s'agit de dire l'expérience quotidienne d'un environnement. Certains enquêtés expriment d'ailleurs cette idée à leur manière.

« Enquêteur [au bout de plus d'une heure d'entretien] - Vous trouvez que c'est un milieu de qualité aujourd'hui le bassin d'Arcachon, ... ou... ?

- Heu... De qualité : vous voulez dire... ?

Enquêteur : Pour vous : de qualité de vie, qualité d'environnement...

- Ah, qualité de vie, ça indéniablement oui ! Maintenant après, qualité environnementale, ben si vous voulez je pense que je suis, par rapport à la moyenne des gens qui habitent ici, [parmi ceux] qui sont plutôt surinformés quoi. Donc, je peux pas trouver que c'est un milieu de bonne qualité environnementale, ça c'est évident. Mais si vous voulez y a un... Ça c'est ce que je me dis quand je suis à la maison. Après, quand je suis sur l'eau et que l'on est en train de regarder les oiseaux, je me dis « *waouh !* » voilà et puis j'arrive à ... Le fait d'être sur l'eau (...) on évacue tout, quoi je veux dire ! On est sur l'eau, on profite (...), on fait quand même un petit peu abstraction de tout ça quand on est sur l'eau : on profite et puis voilà. De retour à la maison, on reçoit sur son mail la vidéo de Stéphane Scotto [photographe et militant], bon on bouquine un peu et etc., et voilà. » H8

« Enquêteur [au bout d'environ deux heures d'entretien] - C'est un milieu de qualité, d'après vous, le bassin d'Arcachon ?

- Ecoutez, je ne suis pas un scientifique... » H4

Un chasseur explique clairement que la qualité peut être « meilleure » alors même que son expérience du bassin se dégrade...

« Enquêteur - Est-ce que vous diriez globalement que la qualité du bassin d'Arcachon... Vous pourriez dire si elle s'est améliorée, dégradée, si elle restée stable ? C'est peut-être un peu trop général comme ...

- Ouais, c'est un peu trop général, ouais. C'est en général et c'est un ressenti particulier. On peut dire que la qualité des eaux, par expérience et par analyse à l'appui par exemple heu... elle est meilleure, du fait de l'assainissement, du fait de tout ça, on peut dire que c'est meilleur. La plupart des zones du bassin sont en zone A, ça veut dire commercialisation des coquillages sans retrempage obligatoire hein... La qualité de l'eau c'est probablement améliorée du fait justement de ces améliorations sanitaires et tout ça... Après bon... moi je préférerais avant. Ça c'est mon avis personnel, c'est totalement égoïste hein ? (...) Parce que je trouve que l'urbanisation a été faite de manière pas forcément réfléchie, ni contrôlée... (...) On a privilégié cette urbanisation, bon...si vous voulez... [Je préférerais le côté] plus sauvage. » (R6)

On observe qu'à la rigueur le terme pourrait faire sens sous deux déclinaisons. La première est celle de « qualité de l'eau ». Les enquêtés qui s'expriment sur ce thème – parfois spontanément – font référence à des listes de polluants et à leurs effets sur certains objets/êtres vivants du bassin (voir les chapitres précédents) et/ou à l'idée d'une évolution d'une qualité

de l'eau considérée globalement (voir ci-dessous). Ils font alors référence à une notion de qualité « institutionnalisée » et « quantitative » : c'est celle qui est construite à partir de données chiffrées et qui est plus ou moins publicisée (Cf. citation ci-dessus, R6). La seconde déclinaison, moins fréquente et jamais spontanée, serait celle de « qualité de vie » : elle renvoie alors à l'expérience vécue du bassin et semble être interchangeable avec les notions de « lieu », « milieu », « endroit ». La citation de l'enquêté H8 rapportée ci-dessus peut être prolongée de la façon suivante :

« On sait (...) [que] le doublement, je crois en gros, de la population est prévu pour 2030. (...) On se demande un petit peu ce que ça va donner quoi, ça c'est vrai ! Ouais mais bon pour le moment, enfin d'un point de vue qualité de vie, c'est vrai que cela reste un endroit..., ouais, on se sent un peu privilégié d'habiter ici. C'est vrai que moi j'aime bien rester l'été ici. Bon alors je peste bien sûr parce qu'il y a des endroits où on a ses habitudes qui sont plus accessibles, y a du monde sur les routes etc. (...) Mais c'est vrai que c'est un milieu... (...), il y a une douceur de vivre ici qui est quand même... » H8

Pourtant, dès lors que les personnes évoquent leurs relations à un environnement, elles se livrent à des qualifications – d'objets et/ou d'êtres vivants présents dans cet environnement, d'étendues – ; c'est-à-dire à des explicitations quant aux valeurs qu'elles attribuent à ces objets, êtres ou étendues. Les descriptions de ces derniers que contiennent les témoignages relatifs aux pratiques comportent des éléments à propos de la « valeur, bonne ou mauvaise, d'une chose » (Trésor de la langue française [En ligne]), c'est-à-dire à leur « qualité ». Bref, si les enquêtés, quand ils sont mis en situation de raconter leurs propres expériences, ont du mal à se saisir du concept de « qualité », ils en parlent pourtant extensivement. Nous avons donc abandonné rapidement les questions directes sur la qualité pour procéder par reconstruction : nous avons analysé l'intégralité du matériel d'entretiens recueilli afin d'identifier ce qui pouvait relever de la « qualité » – c'est-à-dire de l'attribution de valeurs, bonnes ou mauvaises, par les uns et les autres à différentes « choses » du bassin.

En outre, nous avons essayé d'identifier ce que pouvait signifier l'idée même de qualité pour nos enquêtés. Nous identifions deux orientations à ce niveau. D'une part, la qualité est implicitement conçue comme un attribut, une propriété, ... de quelque chose – définition du dictionnaire et définition classiquement mobilisée dans différents travaux scientifiques – ; dans ce cas, pour nos enquêtés, elle ne pourrait être attribuée que relativement et non dans l'absolu. La qualité est donc relative (III. 2). D'autre part, la qualité est implicitement conçue comme une valeur qui dépend tout autant de celui/celle qui l'attribue que de la chose à évaluer : elle naît de la relation entre des personnes et des « choses » – objets, animaux, étendues, êtres humains... La qualité est donc relationnelle (III. 3).

III. 2. Une notion relative

La qualité s'apprécierait relativement et non dans l'absolu : la « qualité de quelque chose » n'existerait pas en soi pour l'essentiel des enquêtés. La conception fixiste, consistant à affirmer qu'il existe des éléments de qualité sur le bassin, qui mériteraient d'être distingués en tant que tel – labellisés –, émane d'une seule personne. Il s'agit d'un acteur institutionnel, un représentant de la profession ostréicole. Il cite un certain nombre d'objets ou d'espaces produits par l'activité ostréicole et qui relèvent de ce qu'il nomme la « *culture maritime* » spécifique du bassin : pignottes, pignasses, ports ostréicoles... Dans ce témoignage, ce sont des éléments tangibles, visibles, qui s'apparentent au registre du « *patrimoine* » (R7). Il s'agit d'une conception marginale de la qualité dans notre enquête qui ne visait pas cette catégorie d'acteurs.

Rarement, la relativité de la qualité peut être exprimée par rapport à d'autres milieux géographiques. Mais l'analyse montre que c'est surtout l'évolution de la qualité dans le temps qui est mobilisée. Et même, dans le temps long : pour quelques uns, un recul significatif est nécessaire à l'évaluation de la bonne ou de la mauvaise valeur des choses, à l'échelle de plusieurs générations humaines. D'où l'importance, pour ces enquêtés, de l'écoute et de la recherche de témoignages intergénérationnels. Sur les questions relatives aux épisodes de submersion, à la fermeture de la lagune, à l'évolution des zostères, un enquêté souligne :

« Ces gens-là [les « anciens » : des ostréiculteurs, des chasseurs], ils gagnent à être rencontrés. (...) au niveau de la nature, c'est des observateurs... eux ils sont au top, quoi. Ils sont capables de dire s'ils ont déjà connu... Sur la migration des oiseaux, moi j'en ai parlé souvent avec eux : le passage des oies cendrées, les années où elles viennent ou elles viennent pas..., eux, ils savent ça par cœur. Au niveau des observations, et justement du changement de migration des oiseaux, ils sont vraiment au top. (...) Comme ils chassent, ils y sont tous les jours. Et ils voient ce qui se passe : les dates de migration,... Ils tiennent des cahiers, hein ! Il y a des chasseurs qui ont des cahiers sur les dates de passage, ... Ils sont assez précis, hein. Eux le font depuis bien avant qu'existe la LPO, par exemple. Historiquement, c'est intéressant justement d'avoir des témoignages très anciens » (H12)

III. 2. 1. La dégradation de la qualité

Globalement, il ressort des entretiens que la qualité serait menacée ou dégradée pour ceux – habitants de longue date – qui se réfèrent à des états antérieurs des mêmes espaces. La qualité est ici déclinée sous la forme d'une liste de problèmes qui touchent toutes sortes d'objets et d'espaces constitutifs du bassin, et qui vont s'aggravant. Nous ne reviendrons pas ici sur l'expression de cette qualité déclinante telle qu'elle est exprimée à propos de diverses composantes du bassin : nous avons abordé précédemment les thèmes de l'abandon des parcs ostréicoles, de la prolifération d'huîtres « sauvages », de l'envasement, de la régression des zostères – d'autres thèmes abordés par les enquêtés, mais plus éloignés de la problématique qui nous occupe ici seraient à analyser, notamment celui de l'hydraulique du bassin et de l'équilibre eau salée / eau douce... Précisons simplement que bien souvent, ces thèmes représentent pour les enquêtés un aspect d'une baisse généralisée de la qualité. Pour certains, le phénomène général majeur est celui de la fermeture de la lagune. Parfois pour les mêmes personnes, il serait aussi celui de la perte de biodiversité due aux pollutions cumulatives et récurrentes.

« La réserve [d'Arès] a beaucoup évolué, surtout au niveau de la végétation, c'est considérable..., dû aux Prés Salés qui descendent et qui gagnent petit à petit sur la mer, ça c'est évident. (...) Quand j'ai commencé [la pratique du kayak] il y a 13 ans, les chenaux étaient assez larges et c'étaient du sable, les esteys aussi... Et aujourd'hui, à part les deux chenaux principaux et le canal qui sont en sable, tous les autres esteys sont envasés et ils sont en train de se combler petit à petit ... Donc moi au niveau de ma pratique c'est évident que ça modifie considérablement puisque c'est des chemins que j'empruntais avec des niveaux d'eau faible que je ne peux plus emprunter. Donc c'est aussi comme ça que je m'en rends compte (...) Donc là c'est le niveau qui monte partout. (...) Le niveau monte, au niveau de la végétation mais au niveau des Esteys aussi, des chenaux ça monte quoi ! » (H3)

« J'ai l'impression, c'est vrai, que le milieu naturel a évolué, s'est appauvri, s'est banalisé un petit peu... (...) C'est plus pauvre, donc c'est vrai ça correspond à l'envasement en fait, il y a un certain appauvrissement (...). Je pense que les transformations écologiques du bassin, elles sont à venir. Je pense que les gros changements, sur les limicoles et tout ça, vont arriver si on fait pas gaffe maintenant. (...) Au niveau évolution écologique, je pense qu'on n'a pas franchi encore le gros stade, au niveau avifaune, parce qu'au niveau poisson je pense que si. Au niveau poisson, au niveau eau, je pense que les transformations ont eu lieu, au niveau de la circulation des eaux... » (H10)

Voire, il s'agirait du sentiment de la perte de la « nature », c'est-à-dire de la perte de la possibilité de faire l'expérience de la nature sur le bassin. Celle-ci, autrefois ouverte et accessible, serait désormais réduite à des îlots sporadiques de nature « protégée ». La

réglementation, en restreignant les conditions d'usages voire d'accès, mais aussi simplement par le référencement – la désignation de ces espaces restreints comme étant de « nature », par distinction avec « le reste » –, viendrait en quelque sorte contrarier la possibilité de vivre la nature pour des personnes développant des sensibilités environnementales particulières.

« Ouais, ouais, j'ai vraiment remarqué une grosse grosse différence [depuis l'enfance]. (...) [Et] j'ai l'impression que ces changements là s'accélérent. Pour moi, en gros, les changements... (...) Ce qui me frappe -vous avez vu la réserve d'Arès ?- : quand je me mets sur le canal des Etangs, on entend les voitures qui passent, le soir on voit la lumière des voitures et quand j'y travaillais [des années auparavant]... pour moi on était dans la vie sauvage quoi ! Sur la réserve c'était un coin... enfin, c'était pas un îlot quoi ! C'était un espace qui s'étendait et j'avais cette impression, là où maintenant [je ressens] une sorte d'enfermement de la nature dans des espaces de plus en plus réduits et de plus en plus désignés comme tels. Enfin juste pour la réserve d'Arès par exemple. » (H10)

Nous avons vu que la notion de « qualité de l'eau » était la seule qui était significativement mobilisée par les enquêtés. Cependant, cette notion paraît finalement ambiguë – de quoi parlent réellement les enquêtés ? quels composants diminuent ou augmentent ? – et ambivalente – améliorations sur certains points, dégradations pour d'autres. Bref, les enquêtés sont partagés sur l'évolution de la qualité de l'eau (voir les paragraphes évoquant les causes de la crise ostréicole et de la régression des herbiers). D'une manière synthétique, nous pouvons dire que nous n'identifions pas de personnes affirmant explicitement que la qualité de l'eau en général s'est dégradée, même si beaucoup pointent l'accentuation de tel ou tel problème – nitrates d'origine agricole notamment. En revanche, nous trouvons des enquêtés pour affirmer le contraire (voir ci-dessous), dont beaucoup de ceux qui évoquent aussi des dégradations de qualité de l'eau.

III. 2. 2. L'amélioration de la qualité

Ceux qui témoignent d'une qualité en amélioration sur le bassin font référence à deux grands thèmes : celui de la qualité de l'eau pour ce qui est de certains polluants et celui de la biodiversité aquatique.

a. Moins de polluants dans l'eau

Il est un aspect de l'amélioration de la qualité qui est défendu par plusieurs personnes : celle qui résulte de l'instauration d'un système d'assainissement plus performant. Ce sont des habitants en particulier qui partagent cette opinion, ainsi que des scientifiques – encore qu'ils distinguent entre différents types de contaminants. Les non habitants ne s'expriment pas sur ce sujet, les résidents secondaires semblent plus perplexes.

« Alors c'est épuré, mais bon. Il faut savoir que la population, j'sais pas si elle triple pas ou quoi pendant l'été, et il y a toujours les mêmes structures qui sont... Je pense que le Bassin est à préserver, et qu'il est un peu en danger, quand même. Même s'ils ont fait beaucoup de choses, hein ! » (NH9).

« La qualité de l'eau ? Alors oui, il y a une avancée qui a été lente mais permanente sur le plan microbiologique. Ça, tous les efforts de raccordement pour récupérer les eaux usées... Maintenant tout le monde est raccordé à ce réseau... L'effort aussi pour l'infiltration des eaux de pluie quand on effectue des constructions. Alors ça vraiment sur le plan microbiologique, par rapport à d'autres zones côtières, on est assez bon. » (S2)

Le rôle de la création du wharf – dont des personnes rappellent qu'elle a suivi la crise ostréicole des années 1970 et les pressions des ostréiculteurs – est perçu comme positif à ce niveau. La qualité de l'eau semble meilleure « de visu » depuis sa mise en place, mais certains s'interrogent sur des pollutions chimiques invisibles. Malgré tout, un doute persiste, donc.

« L'assainissement, tout autour du Bassin, a été bien fait. C'est vrai que l'eau du Bassin, pour moi, y a pas de problème. (...) Je pense qu'elle doit être mieux, parce que c'est vrai que quand la cellulose se déversait dedans... Mmmm, c'était pas toujours évident ! [rires] » (H5)

« Mais maintenant qu'ils ont enlevé les rejets de cellulose de Facture dans l'eau, c'est vrai qu'il y a moins de pollution dans le bassin, parce qu'avant ils rejetaient tous les effluents de la cellulose sans traitement. Mais là encore ! J'aimerais bien que l'on mesure réellement [il insiste sur ce mot] la qualité de ce qui sort d'une station d'épuration. Là les scientifiques purs et durs ils ont encore besoin de prendre un thermomètre ou un densitomètre, je ne sais pas comment ça s'appelle. C'est mathématique çà ! On regarde et on mesure. Ils ne le font pas vraiment. Le wharf c'est quand même quelque chose je vais vous dire, quand on est au-dessus du wharf et qu'on voit qu'il rejette le truc... Moi je pêche à côté-là... (...) Donc c'est pas très... non, c'est un peu toxique quoi ! » (H1)

Paradoxalement, l'opinion selon laquelle la « qualité de l'eau » s'est améliorée est représentée dans notre échantillon, mais cela ne signifie pas que nos enquêtés en général évaluent positivement l'évolution du nombre et de la quantité de polluants dans l'eau du bassin. En fait, il semble que l'expression de « qualité de l'eau » renvoie à une forme institutionnelle et quantifiée de cette qualité : elle concerne certains polluants, que l'on a pu mesurer et suivre à certaines époques, qui ont fait l'objet de débats et qui ont inspiré certaines actions collectives : les rejets industriels de l'usine de Facture et la création du wharf de la Salie sont un exemple, mais d'autres sont donnés par les enquêtés – les peintures anti-fouling au TBT qui ont été interdites, les rejets domestiques urbains croissants qui ont motivé l'amélioration du réseau d'assainissement... Mais, pour le reste, l'eau du bassin demeurerait chargée en de nombreux polluants que l'on ne mesurerait pas ou que l'on ne saurait même pas mesurer (« *Aujourd'hui on n'arrive pas encore à doser le glyphosate dans l'eau de mer ou pas facilement du moins.* » R7)... L'amélioration de la « qualité de l'eau » masquerait bien des zones d'ombre.

« 20 000 bateaux, je ne sais pas combien d'habitants l'hiver – de plus en plus en tout cas –,... pas mal l'été... voilà, et le réceptacle à notre merde de tout autour, le bassin versant de la Leyre en tête..., Smurfit de façon épisodique ou chronique – ça, on va voir, mais je crois qu'il ne faut pas se laisser aveugler par un épiphénomène par ailleurs. (...) 80 000 ha de pollution agricole, oui. C'est à vérifier, mais il me semble que c'est 80 000 [le bassin de la Leyre]. Avec un pourcentage significatif de surfaces artificialisées, intensifiées... On ne peut pas faire plus, quoi. Et le naissain d'huîtres qui meurt. C'est quand même étonnant..., avec toutes les précautions qu'on prend... [rire] Bon, voilà, quoi, le bassin [rire] ! » (R4)

b. Quelques espèces animales qui repeuplent le bassin

La richesse spécifique ou l'abondance de certaines populations animales seraient à mettre au compte d'une meilleure qualité du milieu pour quelques enquêtés. Ainsi, les effectifs de bernaches et de cygnes seraient un signe particulièrement visible à ce niveau. Un grand pêcheur amateur se félicite de l'abondance de poissons, crustacés et coquillages – hormis les anguilles, dont la disparition aurait été causée par les prélèvements trop abondants, et les bigorneaux qui « habitaient » les herbiers de zostère.

« D'ailleurs, si y avait vraiment de la pollution, y aurait eu beaucoup moins de poissons. Quand on voit, les maigres viennent pondre maintenant, les seiches, les rougets... Il y a quand même beaucoup de poissons qui rentrent dans le Bassin pour pondre. Si c'était pollué, le poisson il rentrerait pas. Il viendrait pas.

Enquêteur – Est-ce qu'il y a des espèces, à ton avis, qui sont plus sensibles, qui sont un peu des indicateurs de qualité du milieu ?

- ... Ben, des maigres, on n'en pêchait pas beaucoup il y a une vingtaine d'années, 20, 30 ans. Et c'est un poisson qui s'acclimata de plus en plus dans le Bassin. On en pêche de plus en plus. Bon, des loubines, il y en a toujours eu : loubines, bars... Soles, rougets. Parce que les rougets, à l'époque des rougets, on en sort ! » (H5)

Pour des plongeurs ou des personnes à sensibilité environnementale, les anémones, les éponges,... et surtout les hippocampes sont de bons indicateurs d'amélioration.

« Et il y a beaucoup d'hippocampes. Et ça je pense que c'est un témoignage sur la qualité de l'eau. Y a des anémones, aussi, qui sont assez sensibles ; y a des éponges » (H12)

III. 2. 3. Le fond du bassin : le plus « naturel », donc le plus menacé ?

Lorsque la relativité de la qualité est mesurée spatialement, il apparaît une distinction entre le fond du bassin – vis-à-vis d'Andernos, Arès, ... – et, d'une part, la partie allant de Gujan-Mestras à la dune du Pilat, et, d'autre part, le cap Ferret. C'est surtout le fond du bassin qui serait touché, négativement – nous avons déjà eu l'occasion d'aborder cet aspect à propos d'envasement notamment. C'est jugé préoccupant par ceux qui en parlent, car il constituait jusqu'à présent un espace un peu à part, préservé, avec des paysages tout à fait particuliers.

Le constat est plus nuancé pour ceux qui fréquentent moins assidument le fond du Bassin et son écosystème spécifique – herbiers et cortège d'espèces associé. Pour un pêcheur amateur qui fréquente surtout « l'entrée » du bassin, c'est un milieu qui se porte globalement bien. Ceux qui se sont installés plus récemment ou qui sont des usagers occasionnels – nouveaux habitants récents de la périphérie bordelaise – définissent avant tout la qualité du bassin en la comparant avec d'autres espaces qu'ils connaissent ou ont connus, plutôt qu'en s'appuyant sur l'évolution de ces milieux dans le temps long. Pour eux, la qualité avérée et se décline surtout en sites emblématiques – la dune du Pilat, le cap Ferret... – et beauté des paysages.

« C'est jamais tout à fait la même chose non plus, parce que c'est jamais tout à fait les mêmes conditions, on n'y va pas à la même époque ou pas tout à fait, c'est jamais les mêmes paysages. (...) Sincèrement, ce que je trouve le plus joli dans la région, c'est le bassin. Parce que le reste je veux dire... Bon, les forêts de pins, c'est joli mais voilà. Après, la côte, c'est très joli aussi mais je trouve que les côtes normandes c'est plus joli finalement. Finalement le joyau du coin c'est quand même le bassin d'Arcachon qui est quelque chose d'extraordinaire – comme la dune du Pyla, c'est quelque chose qui est extraordinaire. » (NH6)

III. 3. Une notion relationnelle

L'analyse nous permet d'identifier une seconde acception de la « qualité » dans les entretiens, une acception relationnelle. C'est celle qui est l'œuvre dans les qualifications, dans les « évaluations » de la nature des relations entre des personnes et des objets ou des espaces ou d'autres personnes.

Nous voudrions insister dans cette partie sur un aspect de cette qualité relationnelle, parce qu'il est développé de manière très importante dans notre matériau d'enquête : il s'agit de l'idée de qualité des relations sociales telle que peuvent la vivre ceux qui habitent et/ou évoluent sur le bassin.

Plus précisément, ce thème n'est pas du tout ou un peu abordé par un quart seulement de nos enquêtés. Parmi eux, signalons certains de ceux qui vivent de la fréquentation du bassin (au travers de la location de matériel de loisirs ou comme professionnel de l'accueil touristique) ; s'y ajoutent des scientifiques, des usagers divers (un chasseur ancien ostréiculteur, un plongeur), un employé d'une collectivité locale. Pour les autres – des personnes de « profils » très divers, donc –, la question des relations sociales fait l'objet de quelques ou de grands développements – ce qui en fait un thème majeur, au même titre que « zostères » ou « oiseaux »).

III. 3. 1. Le problème du nombre : vivre (avec) une présence humaine forte et « exponentielle »

Ce thème est souvent abordé à partir d'un constat : la population du bassin – comprenant habitants, habitants secondaires et visiteurs saisonniers – est abondante et a une évolution jugée très marquée : elle aurait beaucoup augmenté et augmenterait encore beaucoup dans les décennies à venir.

Du point de vue de nos enquêtés, les problèmes engendrés sont nombreux et de divers ordres. Certes, il y a les pollutions engendrées – sur lesquelles nous ne reviendrons pas. Ici, nous nous intéresserons à la façon dont cette question du nombre est posée comme problème depuis le vécu, l'expérience des personnes. Que signifient les nombreuses remarques du type « il y a trop de monde », « des gens partout »... ?

D'une part, il y a le sentiment que tout l'espace est artificialisé : la côte à proximité de l'eau, en longueur – le linéaire côtier – comme en épaisseur – du rivage jusqu'aux espaces forestiers ou anciennement forestiers. Les enquêtés ont recours à des expressions fortes : ils parlent d'« explosion » de l'urbanisation, de croissance « exponentielle » ou « galopante ». D'où le sentiment d'une occupation « incroyable » de l'espace, d'une artificialisation maximale (« on ne peut pas faire plus », R4). Rappelons qu'un enquêté exprime le sentiment que c'est l'espace qui s'est restreint, révélant ainsi un sentiment de perte de la nature, de l'atténuation de sa dimension symbolique (voir précédemment). Remarquons que si l'urbanisation est unanimement qualifiée négativement pour ce qui est de ses aspects quantitatifs et spatiaux, rien en revanche dans les entretiens ne concerne ses aspects « qualitatifs » (style des maisons, urbanisme...).

D'autre part, il y a le sentiment que tout l'espace est rempli de gens, en tout cas l'été, dans les trois dimensions : sur les plages du linéaire côtier, sur l'eau, voire sous l'eau.

« On a fait une sortie en kayak il y a 3 semaines. (...) Et il y avait un monde sur l'eau, sous l'eau... (...) on a croisé d'autres gens qui faisaient du kayak, nous on était déjà une bonne dizaine. Y avait des Jet Ski, y avait des pêcheurs, y avait des bateaux, y avait des voiliers, donc y avait tout ce petit monde de plaisanciers habituels et y avait des groupes de plongeurs qui plongeaient en apnée (...). Et quand on s'est approché de « *Chez Hortense* » là y avait des clubs de plongée qui plongeaient avec des bouteilles (...). Mais là c'était incroyable, l'occupation de l'espace ! Je pense que de – 30 [mètres] à la surface, le bassin était blindé... » (H10)

Or, c'est tout simplement cette grande quantité d'individus présents sur le bassin qui poserait problème, indépendamment de ce que font ou de ce que sont les uns et les autres, indépendamment de la nature des relations entre les diverses composantes sociales. Au-delà des problèmes concrets posés par cette densité humaine – dont les difficultés de circulation sont une illustration particulièrement démonstrative –, cela pose atteinte à l'image globale du bassin et nuit à l'expérience, au vécu. Ce problème du nombre se lit dans le recours aux chiffres : les enquêtés avancent des effectifs d'habitants et plus encore de leur croissance attendue, au travers desquels il semble qu'il y ait en fait une véritable peur face à l'avenir.

« Et il y a une grosse demande, la population en a doublé... C'est bientôt 140.000 non sur le Bassin ? (...) C'était 75.000 en 91 je crois, au recensement du début des années 90. » (R1)

Les bateaux sont l'incarnation de cette abondance d'individus sur le bassin, de ce problème du nombre poussé à l'extrême. Les enquêtés – y compris des plaisanciers – sont unanimes pour l'affirmer : il y a beaucoup, trop, ... beaucoup trop de bateaux sur le bassin. Des chiffres sont mobilisés pour étayer cette « hérésie » : 3 000 - 4 000, 12 000, 20 000 selon les personnes (« *On a, allez, 80-85 000 oiseaux d'eau sur le bassin. 4 par bateau ! 4 oiseaux par bateau !*

[rires] », R4) ! Outre leur omniprésence visuelle pendant une bonne partie de l'année, les embarcations occupent l'espace sonore et agressent l'odorat par leurs gaz d'échappement. Presque tous les sens sont donc mis à contribution par les enquêtés lorsqu'ils expriment sur ce thème.

« Entre le bruit des moteurs de bateaux, de tout ça... Moi je me souviens [quand j'étais enfant], c'est simple, du calme. Juste le bruit des vagues. Voilà. L'odeur. D'algues..., d'eau de mer, de salé... Et vraiment du bonheur. La dernière fois [que je suis allée sur le bassin], ça a été une odeur monstrueuse de gasoil, du bruit – entre les bateaux qui démarrent, ceux qui arrivent, ceux qui partent (...). [Les tâches sur l'eau]. De gasoil. T'as du bleu, au milieu. Puis l'odeur... C'est affreux, quoi. Vraiment, c'est une odeur pestilentielle. (...) C'est terminé, on n'y va plus. Papa m'a dit, « quand je suis sorti de l'eau, j'avais l'impression d'être gras de partout ». C'est insupportable. » (NH3)

Cette omniprésence humaine est en rupture avec l'idée de la nature que les enquêtés veulent associer au bassin. De fait, elle est encore plus difficile à supporter quand il s'agit d'espaces protégés. Le comble pour les enquêtés, c'est de voir des gens, parfois nombreux, sur les étendues de la réserve naturelle d'Arès, de l'île aux Oiseaux, du banc d'Arguin, qui sont emblématiques de la « nature » associée au bassin. Des métaphores sont mobilisées pour figurer cette indignation : celle du parking de supermarché, celle de la rue Ste Catherine ou encore celle de charters qui se déversent sont les plus fréquentes.

« C'est effrayant, l'île aux Oiseaux. Tous les bateaux se mettent... J'avais l'impression d'être sur le parking d'Auchan ! (...) Vous avez l'impression d'être sur le parking d'un centre commercial. » (NH4)

« Sortir le 15 août autour de l'île aux oiseaux, ça nous est arrivé une fois (...), mais on avait l'impression d'être sur le parking de Carrefour... Les gens... Mais y avait des bateaux partout ! Les cabanes tchanquées qui bougeaient pas et les gens ils venaient passer la journée là, s'arrêtaient autour des cabanes... (...) Voyez [si] c'est ça, la liberté, de voir tous ces gens, j'avais pas envie de rester autour des cabanes... C'était moins beau déjà parce qu'y avait des bateaux partout et puis heu... » (H10)

« Pour moi, la liberté est un peu liée à la solitude... Quand y a 1000 personnes qui font la même chose que moi j'ai pas l'impression que...pas envie de le faire.... Je pense qu'on est nombreux à être comme ça... (...) Etre tout seul, pouvoir y aller.... L'hiver c'est.... (...), c'est plus beau, c'est plus joli mais heu... parce qu'y en a moins des kayakistes, c'est... et puis il faut le dire : la liberté quand même ! Elle tient aussi à...ben c'est ça je pense c'est l'idée de sauvagerie quoi ! En gros c'est être libre à un endroit où l'on est seul... C'est un peu sauvage. (...) Les derniers espaces de liberté c'est la côte, la dune, les dunes avec l'océan. Alors pas l'été ! (...) ça, ça a pas trop bougé quoi... ça ressemble un peu à ce que c'était avant... (...) Voyez, le jour où sur la presqu'île du Cap Ferret, ils ressortent ce vieux serpent de mer de (...) route à deux voies (...), pour moi ça serait la mort de mon bassin d'Arcachon, ça c'est clair et je partirai, parce que ça serait trop triste. » (H10)

Le nombre est tout simplement incompatible avec ce qui relève de la nature, de l'environnement : deux enquêtés, qui interviennent dans l'accueil du public, tirent à boulets rouges, l'un sur la notion d' « écotourisme », l'autre sur celle d' « éducation (du public) à l'environnement », qui sont des non-sens complets selon eux.

« J'ai dit aussi que je ne voulais pas faire partie de leur système parce que pour moi c'est pas de l'écotourisme. Quand on emmène des touristes quelque part, c'est pas... c'est pas de l'écotourisme ! C'est avant tout une affaire commerciale, quoi ! (...) C'est vraiment une astuce de vocabulaire pour attirer les gens vers quelque chose qui... Enfin, pour moi, c'est quelque chose de faux ! On peut pas parler d'écotourisme à partir du moment où on emmène 80 personnes sur un milieu qui est fragile. (...) Même si on leur explique que c'est fragile et qu'il faut passer à côté de telle herbe, c'est pas de l'écotourisme. C'est du tourisme pur. (...) L'écotourisme, ça serait de réunir des gens dans une salle et de leur faire voir des photos, quoi ! (...) A partir du moment où y a du tourisme, ça veut dire qu'il y a des gens, et à partir du moment où il y a du monde, ça veut dire qu'on dégrade. Je vois pas comment on peut faire autrement. Si on attire des gens, ils viennent en voiture, ils viennent en bus... » (H12)

« Je lui dis : 'non, c'est pas de l'éducation à l'environnement, je suis désolé. 300 personnes en une heure qui passent devant un gars, c'est pas ça l'éducation à l'environnement'. » (R1)

Une seule personne, n'habitant pas le bassin, trouve que cette fréquentation donne une ambiance de « vacances » : elle est plus tolérante au grand nombre mais parle quand même

des désagréments dus aux embouteillages et à la surfréquentation de la surface aquatique (NH7).

Au-delà de ce que nous avons appelé « le problème du nombre », la co-présence de nombreux usagers pose inévitablement des problèmes en termes de relations sociales.

III. 3. 2. La mise en cause de certains pratiquants plutôt que la condamnation de pratiques

a. Les « conflits », peu marquants dans l'expérience des relations sociales sur le bassin

Globalement, s'il y a des problèmes de relations sociales dans et à propos de l'espace du bassin, les enquêtés ne les lisent pas en termes de « conflits ». A leurs yeux, il y aurait ainsi peu de conflits au sens de tensions exprimées par des échanges argumentaires directs ou indirects entre groupes constitués. Il y a certes quelques allusions aux conflits entre plaisanciers et ostréiculteurs : elles ne sont pas développées, elles n'impliquent pas les énonciateurs, et semblent au final relever plus du « cliché ».

Certes, quelques enquêtés mentionnent l'existence de conflits entre personnes représentant des institutions différentes : des conflits qui relèvent plus de la politique et qui sont d'ailleurs parfois explicitement présentés comme tels. Est citée, par exemple, la légendaire incompatibilité entre le niveau régional de la LPO et les niveaux régionaux et nationaux de la Fédération des chasseurs, qui donne régulièrement lieu à des passes d'armes par presse interposée. Tels que décrits, ces conflits ressemblent aussi souvent à des conflits de personnes, tels qu'il peut en exister également en interne dans certains groupes d'usagers (club de kayak, par exemple)... Pour ceux de nos enquêtés qui ont une implication institutionnelle, le bassin peut même être vu comme le « panier de crabes » par excellence. Nous mettons de côté ce type de conflits, qui se révèlent peu pertinents dans les témoignages relatifs au vécu du bassin par nos usagers et qui font l'objet d'autres volets du projet Osquar. Une recherche d'occurrence lexicale dans l'ensemble de nos entretiens montre d'ailleurs que le mot lui-même n'est pas du tout employé, sauf pour désigner ces conflits « politiques » et/ou personnels.

Certains rapportent toutefois des frictions « sur le terrain » qui peuvent s'apparenter à des conflits ponctuels. Certaines de ces tensions pourraient s'apparenter à des « conflits » d'appropriation de l'espace : par exemple, entre plongeurs de clubs différents dans un endroit donné, entre des plongeurs et un propriétaire riverain... Un plaisancier désireux de ménager une distance entre lui et les autres relate des accrochages verbaux avec un autre plaisancier venant se « coller » à son bateau... Certaines personnes explicitent la stratégie de l'évitement qu'elles mettent en œuvre afin de parer à ce type d'échanges désagréables. La « tradition d'accueil touristique » du bassin d'Arcachon jouerait un rôle dans ces relations plutôt paisibles en comparaison de ce qui peut se passer dans d'autres lieux géographiques, comme les Landes, par exemple (NH6).

« J'essaie d'éviter des conflits avec des personnes qui arriveraient par exemple du sentier du littoral... Tu arrives le soir avec tes canards, et le fusil. Si les mecs sont anti-chasse, de suite, ça risque de dégénérer. J'essaie d'éviter de les affronter. Et ça s'est toujours bien passé !

Enquêteur - Vous évitez physiquement, vous passez ailleurs ?

- Oui, ou j'attends qu'ils passent... Dans la mesure du possible, hein ! Il y a des moments, tu tombes nez-à-nez avec eux, mais ce que je veux dire, c'est que ça s'est toujours bien passé. Au contraire les gens

voient les canards [appelants] : « ah, les canards ! » Mais il n'y a jamais de conflits, et je pense pas qu'il y en aura, ou alors il faudrait vraiment que je suis agressé. » (NH2)

« On a toujours la vision du méchant chasseur un peu réac' mais je pense que... (...) malgré tout, ce sont des gens qui aiment vraiment la nature (...). Après, (...) politiquement on peut leur reprocher des choses, mais après c'est un autre débat. Moi sur le Bassin, je... (...) »

Enquêteur - Oui, justement, comment ça se passe quand vous allez sur le bassin d'Arcachon, comment ça se passe avec d'autres usagers ? (...)

- Oui, oui ça se passe toujours très bien, on n'a jamais eu de...

Enquêteur - ...de conflit, ou...

- Non. Sur le bassin encore moins qu'ailleurs parce qu'ils sont quand même dans une tradition un petit peu d'accueil, il y a quand même beaucoup de tourisme. Tu vois, j'ai fait une sortie « grues cendrées » il y a un mois et demi dans les Landes où là l'accueil était plus froid. (...) Mais globalement je trouve que ça se passe plutôt bien les rapports sur le bassin. » (NH7 et NH6)

De même, pour ce qui est d'éventuels conflits d'usages, les témoignages demeurent plutôt silencieux. Si certains mentionnent la multiplication des activités comme devant mécaniquement conduire à la multiplication des conflits d'usages (« *Je ne sais pas si un jour il y aura des conflits, ou s'il y en a déjà, des conflits d'usages du bassin mais heu... je pense que le partage du territoire entre hommes va être compliqué, parce que de plus en plus il va y avoir du monde avec une utilisation différente.* », H10), aucun développement n'est fait sur ce sujet – pas de relation avec des cas concrets –, et les enquêtés n'ont eux-mêmes pas vécu ce genre d'expérience. Peu d'enquêtés condamnent – ou au contraire, d'ailleurs, dédouanent – en bloc ceux qui s'adonnent à certaines pratiques : seuls deux kayakistes, n'habitant pas le bassin et ne pratiquant que depuis peu, estiment que leur pratique est par essence respectueuse du milieu et des autres. Autrement dit, la plupart des enquêtés considèrent qu'il n'y a pas de pratiques mauvaises en soi ni de pratiques bonnes en soi. Ainsi, des pratiques a priori respectueuses de l'environnement et des autres peuvent être dénoncées lorsqu'elles sont exercées dans certaines conditions : la randonnée, le kayak... Là, le problème vient du grand nombre de pratiquants simultanément présents, même s'il s'agit d'activités a priori peu suspectes de dégrader l'environnement – on retrouve, donc, ce problème du nombre.

« On a des demandes à qui on a tout le temps dit non, de sports de... de manifestations [il appuie sur ce mot] sportives. Une randonnée, 1400 personnes, quoi ! (...) on les a empêché de passer là, quoi parce que 1400 personnes, ils vous ruinent vos espèces protégées ! » (R1)

« Moi j'ai vu quelque chose qui m'a horrifié cette année. On a beaucoup de clubs de randonnée pédestre, maintenant. Juste avant l'été, ils étaient 1200 ! Par groupes. Alors, ils faisaient des départs différés. Mais ils sont partis de Claouey, ils sont allés jusqu'à Audenge. 1200 piétons ! Qui sont passés, là ! Alors bon, quand on dit, « les VTT, ça dégrade tout »... euffff... » (H12)

Comme le formule un enquêté, même si les gens sont respectueux – il y aurait eu un réel changement d'attitudes en ce sens –, ... le problème est qu'ils sont là où ils n'étaient pas avant (« *Là, tout le temps je vois des gens. Alors des gens qui se promènent de façon respectueuse, parfois avec des jumelles par exemple – on a vraiment l'impression qu'il y a une approche différente de la nature. Mais avant il n'y en n'avait pas [de gens à cet endroit], quoi !* », H10). Chez ces enquêtés, nous observons un recours à la notion de « dérangement ». Même des pratiques « douces » comme le kayak seraient concernées. Ce sont surtout des enquêtés qui pratiquent depuis longtemps et qui exercent d'autres activités sur le bassin d'Arcachon (ornithologue amateur, habitants...) qui s'expriment de la sorte.

« Quand on fait du kayak, on essaie de respecter. On a conscience -certains d'entre nous d'être un facteur de dérangement pour les oiseaux ; ça, c'est vachement dur à faire passer comme idée... (...) On est sur un kayak, donc déjà c'est un sport écolo parce que l'on n'a pas de moteur, on fait pas de bruit, et dire aux gens « voyez là il y a un groupe d'oiseaux, on va le contourner pour ne pas le faire s'envoler... »... (...) Ça c'est un message que l'on a du mal à faire passer ; c'est compliqué, la notion de dérangement animal... Parce que ça peut être des gens très sensibilisés qui vont dire 'ouais les vilains chasseurs, ils les tirent, ils les tuent, nous on les regarde, on s'approche un peu, on les dérange pas', alors que si, on les dérange » (H10)

Cela étant, certaines pratiques ne sont pas loin d'être condamnées en tant que telles par plusieurs de nos enquêtés : au-delà du problème des nuisances réelles qu'elles causeraient de par les équipements impliqués – pollution de l'eau par exemple, ou pollution sonore –, elles auraient une propension à attirer des gens jugés peu respectueux de l'environnement et des autres. La plus emblématique à ce niveau serait le jet-ski (voir ci-dessous). Or, c'est là que résideraient les principaux problèmes dans le domaine des relations sociales sur le bassin : la plupart des problèmes seraient ainsi liés à de « mauvais » pratiquants, desquels les enquêtés ont à cœur de se différencier.

b. Des différenciations sociales : on n'aime / n'aime pas ce que sont certains
« autres »

Les enquêtés disent leur désapprobation de certaines formes de relations à l'environnement et aux autres ; une désapprobation qui ne recoupe pas nécessairement, redisons-le, une lecture par usage. Bien sûr, ce faisant, ils esquissent une présentation d'eux-mêmes, ils contribuent à définir quels usagers ils sont ou veulent être.

L'important, ce serait la conception que l'on aurait de l'activité pratiquée. Une conception qui valorise l'observation du milieu est ainsi opposée à une conception qui ne s'appuierait que sur la consommation de ce milieu. Or, les pratiquants du jet-ski tendent à être jugés comme de purs consommateurs.

« Alors le jet-ski c'est vraiment de la consommation pure. C'est une moto des mers donc, on est vraiment sur de la consommation pure, on le voit. Ils louent un jet-ski à Arcachon, ils vont tous en colonne le plus vite possible sur Arguin, ils posent tous les jet-ski sur l'alignement sur le banc de sable, ils font au mieux 5 mètres, sinon 3 mètres, ils se mettent en groupe et ils discutent ! Ils ne regardent pas les oiseaux, rien !! Ils sont là, ils ont consommés, ils discutent de la puissance des moteurs, ils discutent... je sais pas trop de quoi et hop ! Ils reprennent et ils repartent. » (H2)

Cependant, l'activité dont les pratiquants sont, de loin, ceux qui suscitent le plus de réprobations, est la plaisance à moteur. Pour la grande majorité de nos enquêtés, les plaisanciers sont perçus comme des gens qui occupent l'espace tout en en profitant très peu – « ils ne sortent pas » –, et, lorsqu'ils sortent, ils ne sauraient que tourner en rond, étant incapables de débarquer et d'apprécier leur environnement ; en outre, ils ne sauraient pas piloter et créeraient tout un tas de problèmes – accrochages... Rappelons ici que les ostréiculteurs dans leur ensemble sont classés parmi ces plaisanciers : leurs engins surpuissants leur permettrait une vitesse excessive, ils se livreraient à maints déplacements pas toujours motivés par des raisons professionnelles...

« Ah, l'été, c'est effrayant ! Arguin et l'île aux Oiseaux, on se croirait rue Sainte-Catherine ! Moi j'ai vu des week-end à l'île aux Oiseaux, 200 à 300 bateaux, les uns à côté des autres... Moi j'aime pas ! (...) C'est vrai que, y en a beaucoup, ils ont des bateaux, ils vont faire... Moi j'avais un copain, il avait un superbe bateau au port d'Arcachon. Je lui dis, « mais qu'est-ce que tu fais, avec ton bateau » ? « Ben je m'en vais du port d'Arcachon, je fais le tour de l'île aux Oiseaux, je vais à Arguin, et puis je reviens. J'ai brûlé 80 litres d'essence ». Je lui dis, « mais t'es jamais descendu » ? « Descendu ? Mais pour quoi faire » ? (...) Mais on en voit, ils tournent en rond avec leur bateau, mais ils descendent pas... (...) Les trois quarts des bateaux – et quand je dis les trois quarts –... les huit dixièmes des bateaux, ils restent à quai [tape du poing sur la table]. Ils ne sortent pas. Ils viennent manger à bord du bateau ! » (H5)

Le cas de la chasse illustre particulièrement bien cette idée qu'une pratique n'est ni bonne ni mauvaise en soi, que ce qui compte est la façon dont le pratiquant se comporte et conçoit sa relation à l'environnement. Nous observons beaucoup de respect pour les chasseurs, même de la part des « écolos » les plus convaincus. Plus précisément, il s'agit d'un respect pour certains chasseurs : ceux qui se révèlent être des observateurs de la nature « au top » (H12),

qui développent des tas de connaissances sur une durée sans commune mesure avec celle des observations scientifiques et naturalistes, ceux qui font preuve d'un réel « engagement » vis-à-vis du milieu – un engagement qui se manifeste, par exemple, dans l'entretien de certains espaces autour des tonnes de chasse ainsi que dans la création de haltes pour l'avifaune hors des périodes de chasse.

« C'est toujours le même problème si tu veux : tu sais pas combien il y a de chasseurs ici, t'as toujours le même pourcentage de mecs qui craignent quoi. Mais (...) quand ils entretiennent les tonnes à canard et tout ça, enfin moi, mon point de vue : il y a un aspect intéressant parce qu'ils offrent des sites de pose pour les migrateurs entre autres, les aigrettes, les oies, enfin t'as plein de bestioles qui s'y posent... (...) Il semblerait quand même qu'il y ait une partie de la pratique de la chasse qui se soit ben... réfléchie, je dirais » (H2)

« Je suis pas chasseur du tout, mais dans la chasse à la tonne, il y a ce côté un petit peu, un petit peu de, de... ben d'engagement quoi ! Parce que je veux dire construire une tonne, l'entretenir, les soins aux appelants etc... Une espèce je dirais pas de symbiose, mais une communauté qui s'est créée entre le chasseur, son chien et ses oiseaux... bon ... Ça n'a rien avoir avec le c--- de chasseur de faisans qui vient me gonfler chez moi quoi ! Voilà ! Puis bon, y a... ouais c'est vrai sur la chasse, je suis pas heu... Si vous voulez je me rends compte que les chasseurs de bécasses sont par exemple beaucoup moins viandard que les autres par exemple, enfin bon c'est un autre rapport aussi ! » (H8)

D'autres pratiques au contraire seraient plus à même d'attirer des gens respectueux. Le kayak apparaît en ce sens antagonique au jet-ski – l'anti-jet-ski ! Sa pratique suppose de faire l'expérience des éléments, l'acquisition de connaissances pratiques. Il y aurait une sorte d'engagement total dans l'environnement.

« C'est ça le kayak ! Tu peux t'arrêter ou tu veux, quand tu veux, le temps que tu veux, en fonction de la marée... T'es obligé de calculer aussi comment tu navigues, sinon tu te fais avoir par la marée, t'es obligé d'attendre 6 heures qu'elle revienne ! C'est hyper éducatif en fait ! Tu navigues jamais à contre courant... enfin c'est écologique dans ce sens là, parce que... tu ne t'amuses pas à naviguer à contre courant... T'apprends à savoir gérer une marée, une météo, tu... Voilà : la science, la science exacte elle n'existe pas, c'est tout de l'expérience ! C'est pas parce que t'as un coefficient de 'tant' que t'auras le même niveau d'eau que la fois d'avant, parce que si c'est anticyclonique ou dépressionnaire ben t'as pas le même niveau d'eau. En fonction du vent t'auras pas le même niveau d'eau... (...) Tout ça, ça s'apprend, c'est fabuleux ! C'est jamais la même chose ! » (H3)

Plus généralement et au-delà de la question des usages pratiqués sur le bassin, certains enquêtés – habitants de longue date du bassin – émettent l'idée que les nouveaux habitants ont des mentalités « différentes ». Nous retrouvons là une sorte de poncif présent dans presque toute enquête, quel que soit le territoire ou l'objet concerné. Mais, ici, une spécificité est à noter : celle qui concerne la tendance à la « people-isation » du bassin, notamment autour du Ferret. Les enquêtés sont nombreux à la regretter : elle entraînerait une dégradation des relations sociales, notamment par un manque de contacts avec certains habitants (les « nantis »).

« On va dire, bon, entre guillemets, depuis une dizaine d'années c'est une "peopolisation" du bassin d'Arcachon, qui ne correspond en rien avec la mentalité locale des gens d'ici au départ quoi. Avant, ceux qui venaient, ils étaient contents, ils disaient rien. Maintenant ils viennent, ils s'en vantent. Bon c'est notamment ici et là l'évolution des mentalités ; elle est quand même assez importante aussi. » (R6)

« [Je ne regrette pas de ne pas habiter le bassin à cause] Des gens qui arrivent en pays conquis. D'une mentalité... (...) A côté de la maison d'un copain [au cap Ferret], une maison a été vendue, c'est un commissaire-priseur qui est arrivé de Paris. (...) Le chemin douanier existait, il a commencé par monter un mur, remblayer derrière le mur pour agrandir son terrain, faire une piscine, monter des barricades tout autour de lui pour ne pas qu'on le voit. (...) Le copain qui travaille sur Bordeaux, (...) il a une maison là-bas qui date de son grand-père, parce que son grand-père était ostréiculteur. On y était dernièrement (...). Il me dit : « on n'y va plus, je ne me sens plus chez moi.... »... (...) [C'est] Des artistes qui viennent et qui mettent de l'argent sur la table (...) Donc, le Ferret n'est plus ce que c'était. » (NH5)

Certaines personnes formulent plus ou moins explicitement l'idée que « tout se tiendrait ». Elles témoignent d'une vision globale, selon laquelle la façon d'exercer une pratique

conditionne l'impact sur la nature mais est aussi en cohérence avec les relations que les gens entretiennent entre eux.

« Là où c'est rigolo, en discutant, on s'aperçoit que l'on s'éloigne complètement de la chasse et que c'est un truc beaucoup plus général. C'est-à-dire qu'après c'est les papiers, c'est la propreté dans la nature, c'est des comportements avec des voitures... (...) et on va très très loin (...) et là ça devient délirant, et là les gens sont largués quoi ! Puisqu'ils me disent : ' On est parti de la chasse, et demain tu vas me parler de société, tu vas me parler de comportement politique -en quelque sorte (...) ? Pourquoi ? On est parti de la chasse et maintenant tu me dis qu'il faut pas que je jette des papiers, tu me dis qu'il faut pas que je roule vite, qu'il faut que je sois respectueux des gens... Bientôt tu vas me dire qu'il ne faut pas (...) que j'ennuie mes voisins... » Et pourtant c'est vrai ! Pour moi tout est extrêmement lié quoi ! Et ce qui est intéressant, ce qui est un peu vertigineux c'est que quand on commence à se poser une question sur... (...) C'est-à-dire que c'est un peu comme une histoire d'un fil que l'on tire quoi ! (...) Parce qu'effectivement si je me pose cette question pour la chasse, je vais me poser cette question pour la pêche parce que c'est la même chose, et après pour mon passage sur l'eau, pour mon impact sur la nature, donc après avec mes relations avec les gens et tout et tout ! » (H1)

III. 3. 3. La méfiance vis-à-vis de la réglementation

Quasi unanimement, les enquêtés éprouvent une grande méfiance vis-à-vis des diverses réglementations existantes ou en projet sur le bassin ; rarement, on enregistre un souhait en direction d'une réglementation renforcée. Pour la plupart des enquêtés, réglementer ne peut constituer une bonne manière d'améliorer les relations aux lieux, ni les relations aux autres en ces lieux.

Un premier argument à ce niveau est que, de toute façon, la réglementation existante n'est déjà pas appliquée, par exemple en matière de démantèlement des parcs à huîtres abandonnés, de restrictions pour la pêche des palourdes, etc. Le problème est celui du contrôle.

« Ce qui me chagrine un petit peu c'est que même les locaux, parce qu'il y a beaucoup plus de monde au ramassage, donc je vois le va-et-vient justement de ces personnes-là et peu respectent la taille de capture de ces palourdes-là. (...) C'est comme sur le bassin d'Arcachon il est interdit de pêcher les palourdes et les coques le dimanche. Mais le dimanche vous avez autant de monde que le reste de la semaine ! (...) Mais il n'y a pas de contrôles. Du bord, il n'y a jamais de contrôles, jamais. Sur les bateaux, un peu plus. » (H9)

« Sur le bassin d'Arcachon, quand on navigue, on n'a pas le droit de dépasser 20 nœuds. C'est... [soupir] pas respecté du tout. Alors maintenant, on a une brigade de gendarmerie qui commence à être conséquente, et où malheureusement c'est comme sur la route maintenant : ils ont des radars. Mais heureusement ! Et donc ils les utilisent, hein ! Je peux vous dire qu'il y en a quelques uns qui se font arrêter. Et pas mal, même ! » (H12)

Un second argument est que les règles adoptées s'appliquent souvent à des problèmes jugés anecdotiques. Pour un habitant, par exemple, l'obligation de WC sur les bateaux dès que les gens dorment à bord, sont des actions évitant de s'attaquer aux réels problèmes – dont le trop grand nombre de bateaux à moteur sur le plan d'eau.

Un troisième argument entendu est que la réglementation peut se révéler contre-productive – comme l'installation de poubelles sur l'eau – ou génératrice de dégâts collatéraux. Ainsi, la délimitation et la labellisation de zones protégées amoindrirait le sentiment qu'il s'agit de « nature » ; en quelque sorte, désigner une zone comme « morceau de nature » reviendrait à « tuer » la nature... pour certains enquêtés (voir précédemment). De même, les aménagements, perçus comme ayant souvent pour but de confiner les usagers dans des endroits délimités, sont souvent mal vécus : la fermeture n'irait pas avec l'idée de nature et n'inciterait pas, au final, au respect de cette dernière.

« On parlait de la protection du Bassin. Il y a quelque chose qui me... Alors ça, ça m'a horrifié : on a mis des poubelles sur l'eau ! (...) Je veux dire, au niveau éducation, c'est anti... c'est anti... c'est anti-tout ! (...) Les gens, quand ils partent en bateau, ils reviennent avec leurs poubelles ! On met des containers, on met des

choses à terre pour réceptionner, mais... Enfin là, c'est ahurissant ! (...) Je dis, « est-ce que vous avez vu les gens naviguer sur le Bassin ? C'est pas des marins ! Ils savent pas manœuvrer ! » Je dis, « ils vont jeter les sacs poubelles : il y en a 2 qui vont finir au fond de l'eau, et il y en a 1 qui va aller dans la poubelle » ! Je dis, « (...) en plus, vous faites même pas de tri sélectif ! Vous mettez un tri sélectif à terre et les gens ils jettent : il faut leur apprendre ça ! » Pffffou... [soupir] » (H12)

Au final, quelques personnes expriment l'idée que des actions significatives ne pourraient être que radicales, c'est-à-dire prises pour limiter le « nombre », la « masse » – plutôt que pour réglementer le « où » ou bien le « comment » de l'exercice des pratiques. Il n'y aurait pas de problème environnemental ni social tant qu'un espace ou une pratique resterait confidentiel : plusieurs enquêtés sous-entendent cette idée, que certains explicitent. Toutefois, ils savent que de telles restrictions « quantitatives » sont impossibles à mettre en œuvre, car, d'une part, personne ne pourrait les porter politiquement ; d'autre part et surtout, se pose le problème moral de la légitimité de telles actions. Les plus ardents défenseurs d'un bassin peu fréquenté savent bien que la présence des autres est aussi légitime que la leur et ils doivent lutter contre leurs propres tendances aux mouvements de rejet...

« Moi j'espère dans le parc marin pour ça, il faut vraiment limiter la puissance des moteurs et limiter le nombre des bateaux, la taille et le nombre des bateaux, mais c'est vrai que c'est complètement... Alors, ou c'est complètement dictatorial comme type de discours et de toute façon c'est anti électoral. » H2

« On est plus ou moins conscient de faire partie [des privilégiés], ben on se dit 'pourquoi nous et pas eux' ?!

On n'a pas plus de droits [parce qu'] on est quasiment né là ou presque... on va pas les chasser ! Nous on fait du kayak et pourquoi les autres ne feraient pas ça ... Nous quand on voit des Jet Ski c'est vraiment la peste pour nous quoi ! Ça fait du bruit, ça va vite ! Ça nous énerve... J'imagine qu'après des fois bon.... on a une image très caricaturale du jet skieur » (H10)

« Après je suis pas contre la chasse par principe. Ce que je veux dire, c'est encore provocateur : je suis pour le braconnage, je suis contre la chasse. J'suis pour un Papy qui a envie de tirer sur une Bernache, prend sa Bernache ; je suis contre l'ouverture de la chasse à la Bernache parce qu'il n'y aura plus de Bernaches. (...) Qu'on braconne la Pibale, ouais, pourquoi pas ? Mais qu'on pêche la Pibale comme on le fait en quantité industrielle jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'anguilles, c'est du délire ! Qu'on permette à papy du coin, parce qu'il a toujours pêché la Pibale, d'aller prendre sa Pibale pour aller prendre son repas en famille, d'accord ; (...) mais qu'on autorise tant de pits de pibale alors qu'on sait très bien que ces pêcheurs là ils vont prendre tant de tonnes et qu'il y aura de moins en moins de Pibales sur le bassin, pour moi c'est une hérésie ! » (H10)

« Dans les années 70, on devait être à peu près 4000 habitants. On a fait une 4 voies, les gens ont été attirés par Andernos-les-Bains parce qu'ils peuvent travailler facilement à Bordeaux etc. On a commencé à agrandir la population. Et ces gens-là qui sont arrivés et qui ont agrandi la population à un moment donné, maintenant ils nous disent, « stop, on est assez à Andernos, il faut plus que les autres viennent » ! Mais... Et là je comprends plus ! Moi je le dis depuis longtemps ça : c'est vrai qu'on perd un peu d'un certain confort, mais comment on fait pour dire aux gens, « vous, vous venez plus » ! C'est difficile, ça, à gérer ! Et donc après, quand ils sont là, ils ont envie d'acheter un bateau pour aller sur l'eau, et comment on va faire pour leur dire, « vous n'avez pas le droit d'aller... » ? Alors ça, c'est compliqué à gérer. Je pense que là les politiques ont du pain sur la planche parce que c'est vrai que c'est pas évident à gérer, ça. Et de quel droit... ? » (H10)

Deux exceptions sont à signaler : deux enquêtés estiment que les « habitants » – sous-entendu établis depuis un certain temps voire depuis leur naissance – ont une plus grande légitimité sur le bassin ; ils seraient plus respectueux de l'environnement.

Mais dans leur grande majorité, les enquêtés insistent sur un point : l'important, c'est de défendre la volonté de vivre ensemble, de co-habiter en bonne entente dans le respect de l'autre...

« Là, actuellement, on est en train de vouloir interdire l'accès aux vélos partout. (...) On dit que c'est parce que ça dégrade, mais c'est souvent un souci de cohabitation. C'est vrai qu'un vélo qui arrive, qui fait pas de bruit... Y a certains vélos qui vont très vite : il y a des accidents. Ça commence. Et moi je crois qu'il faut apprendre aux gens... à cohabiter ! (...) Alors ça, ça me gêne, par contre. Les interdictions.

Parce qu'au bout d'un moment on va dire, « mais les piétons, ils font du mal aussi »... Et on va regarder le Bassin en photos, quoi ! » (H10)

« De toute façon il y a de tels intérêts que c'est illusoire de croire qu'on va pouvoir arrêter les bateaux à moteur, les huîtres et puis la chasse. Donc je pense que le secret c'est dans la bonne entente de chacun » (NH6)

« Je ne sais pas si une législation va suffire dans la mesure où les types ne sanctionnent pas vraiment. Y a quelques types qu'ils attrapent, qu'ils secouent, qu'ils punissent, mais c'est pas très très strict comme contrôle, donc c'est un peu la fuite en avant. Mais je crois pas trop non plus à la répression. Il faudrait que les gens arrivent à employer des grands mots : c'est un peu culturel de se dire qu'on est dans un coin privilégié, le bassin est un truc de... j'allais dire... ouais une nurserie [pour les poissons] (...). Il me semble que ce serait bien qu'il y ait une législation strictement appliquée, mais je crois pas que ça suffira parce que les gens vont passer à travers et ça serait plutôt culturel : que les gens aient envie, soient pénétrés de cette idée-là. » (H1)

IV. Conclusions.

De notre approche de la façon dont se nouent, au quotidien, les relations des usagers à l'environnement du bassin d'Arcachon, nous pouvons tirer plusieurs conclusions.

IV. 1. Des objets plus ou moins pertinents dans les relations sociales au bassin

Les premières sont relatives à la pertinence de certains objets dans ces relations et à la façon dont ils sont qualifiés par les usagers enquêtés. Pour ce qui est en particulier des objets qui nous préoccupaient à l'origine de ce travail, huîtres et zostères, il faut retenir les points suivants.

Les huîtres sont finalement assez peu présentes dans les témoignages, notamment si l'on considère par contraste la forte médiatisation dont elles font l'objet de manière récurrente. Elles ne seraient pas primordiales dans l'expérience quotidienne des usagers vis-à-vis de cet environnement. En outre, elles sont fortement ambivalentes : si les aspects médiatisés de l'huître font surtout de celle-ci une « victime » d'un milieu fragilisé, nos enquêtés soulignent aussi sa dimension d'espèce envahissante. Ainsi, la question des « rochers » d'huîtres spontanés et de leurs nuisances est posée ; elle émane de l'expérience concrète que les usagers font de l'environnement et non pas de la reprise de discours entendus par ailleurs. Quant aux ostréiculteurs, loin d'être unanimement salués comme les gardiens du milieu, ils sont aussi critiqués pour certaines « mauvaises » pratiques.

Les herbiers de zostère, en revanche, s'ils ne sont devenus que récemment un objet des débats sociaux relatifs au bassin, apparaissent comme un objet privilégié sur lequel les usagers ancrent leurs relations à l'environnement – en tout cas pour ce qui est de *Z. noltii*. Les témoignages sont riches en observations précises sur les herbiers, leurs dynamiques, les causes possibles et les conséquences – observées ou craintes – de leur régression. Cette composante a pour les enquêtés un rôle primordial dans l'écosystème « bassin » tout entier : rôle hydraulique, écologique, mécanique (stabilité du substrat), paysager.

D'autres composantes environnementales se révèlent de première importance pour les enquêtés et leurs relations au bassin. Les oiseaux d'eau, au premier rang desquels les anatidés, donnent lieu à d'abondants et amples développements dans les entretiens. Les thèmes abordés vont bien au-delà des seuls aspects qui ont pu donner lieu à des controverses médiatisées – autour du rôle des oies bernaches cravant dans la régression de l'herbier, par exemple. Là encore, il faut souligner la grande mesure dont font part les usagers, peu prompts à désigner

« un » coupable dès lors qu'un phénomène est constaté. Toutefois, si les oiseaux d'eau ont indéniablement un aspect esthétique, poétique, ils sont aussi en quelque sorte objectivés par nombre d'usagers ; il semblerait que le recours aux dénombrements – soit par appropriation de données qui circulent dans l'espace public, soit par engagement des usagers eux-mêmes dans des opérations de comptage – aient pour effet de conjurer un peu la peur qu'inspirerait ces « masses » énormes d'oiseaux investissant le bassin l'hiver...

La vase, pourtant peu présente dans le débat public hormis à l'occasion d'opérations de dragage, est fondamentale dans les relations des usagers au bassin. Elle apparaît comme un objet omniprésent (« *la vase est le bien le mieux réparti entre toutes les plages du Bassin d'Arcachon* », NH1), polymorphe et ambivalent. Elle est partout, sous de multiples formes : dans l'eau (sédiments en suspension, donnant à l'eau du bassin son aspect trouble si caractéristique...) comme sur le « sol » dont elle peut parfois être la composante principale (« vasières »), formant alors un milieu particulier support d'habitats et de paysages rares (paysages d'estran : vasière à zostères, vasière à spartine, prés salés). Ou bien, elle se présente sous forme de dépôts inopportuns. Dans tous les cas, c'est une composante très dynamique : mouvante, changeant de forme (suspension, dépôt), conditionnant d'importants changements du milieu dans sa globalité – un milieu marqué par une progression de la terre sur la mer, accentuée du fait de l'influence directe (dragages) ou indirecte (pollutions contribuant à dégrader l'herbier) des activités humaines. Ce phénomène d'envasement serait à l'essence même de ce qu'est le bassin : une lagune riche de ses particules sédimentaires mais qui meurt de ces mêmes particules sédimentaires.

Enfin, il faut souligner combien les paysages de l'estran, tels qu'ils s'étendent notamment dans le fond du bassin, sont appréciés des enquêtés. Ces paysages, nés de la rencontre de la mer avec la terre, ne sont pas pour nos enquêtés de simples lisières ou interfaces : ils ont une réelle étendue et prennent des formes originales. Si l'ouverture les caractérise, ils changent du tout au tout avec les saisons mais surtout avec les marées. Ils sont également tout à fait particuliers en termes d'accessibilité et de contact physique, nécessitant souvent le recours aux patins à vase.

IV. 2. La qualité, une notion complexe

La notion de qualité est peu mobilisée spontanément par nos enquêtés. Lorsqu'elle l'est, c'est en tant que « qualité de quelque chose définie par quelqu'un ». Ainsi, l'expression « qualité de l'eau » apparaît çà et là dans nos entretiens : il s'agit alors de la qualité vis-à-vis de certains composants ou polluants définis (bactéries, par exemple), telle qu'elle peut être mesurée par des analyses qui sont plus ou moins rendues publiques, qui peuvent être mises en perspective avec des normes et motiver des actions (amélioration du réseau d'assainissement, par exemple). Nous pourrions dire qu'il s'agit alors d'une qualité « institutionnelle ». Mais les jugements de valeur de nos enquêtés vis-à-vis de l'eau du bassin ne se réduisent pas, loin s'en faut, à ce type de qualité. Dans leur grande majorité, les enquêtés affirment qu'il est nécessaire de considérer de très nombreux facteurs et composantes, intervenant dans des phénomènes complexes. Ainsi, les mêmes usagers peuvent très bien estimer que « la qualité de l'eau » est en amélioration sur le bassin – considérant alors sa déclinaison institutionnelle – et qu'elle est en voie de dégradation – considérant alors toutes sortes de polluants issus d'activités humaines parfois éloignées, voire leurs interactions, etc.

Si l'on s'intéresse à la façon dont ils conçoivent la notion de qualité, nous constatons que celle-ci ne renvoie pas à une propriété (ou à un ensemble de propriétés) qu'auraient certains

objets (eau, espèces animales, bâti...) ou espaces, mais à un processus. Ainsi, elle est relative (et non pas absolue : la qualité de quelque chose n'existerait pas en soi) et relationnelle : la qualité émerge des relations qui se nouent à un moment donné entre des personnes et leur environnement (autres personnes, objets concrets, autres êtres vivants, espaces...). C'est pour cela qu'il est si difficile pour les enquêtés d'en parler directement, suite à une question spécifique de l'enquêteur – technique que nous avons rapidement abandonnée. Pourtant, ils ne parlent que de ça... mais par le biais de récits de pratiques, de descriptions, de qualifications...

Sur cette question de la perception de la qualité du bassin, il ressort notamment un problème quantitatif lié à la forte présence humaine en général, indépendamment des localisations, des activités, des pratiquants : certaines pratiques drainent du monde et c'est un problème en soi pour les enquêtés. Indépendamment des nuisances concrètes (pollution, embouteillage, occupation de l'espace...), cela porte atteinte à l'image de nature et à la possibilité de faire l'expérience de la « vraie nature » – qui suppose un minimum de calme et de solitude. Le « monde sur l'eau », incarné par l'objet « bateau », apparaît comme l'archétype des difficultés des enquêtés à vivre un environnement densément peuplé et fréquenté.

Pour autant, il faut souligner la grande tolérance des enquêtés vis-à-vis des autres et leur volonté de mettre l'accent sur l'idée de co-habitation. Nous n'observons pas de condamnation de principe de certaines activités ni de rejet en bloc de tous leurs pratiquants (encore que, pour ce qui est du jet-ski, voire de la plaisance, la tentation soit grande !). De même, aucune bénédiction de principe de certaines autres activités et de leurs pratiquants (même pas le kayak ni la randonnée, pratiques jugées « douces » pourtant). Il y a donc refus de la stigmatisation et appel au registre éthique : de quel droit refuserait-on à d'autres ce dont on peut bénéficier ? Une lecture de nos entretiens en termes de « conflits d'usages » n'est pas pertinente pour expliquer les problèmes dans les relations sociales tels qu'ils sont vécus par les usagers dans le cadre de leurs pratiques ordinaires : s'il n'y a pas, aux yeux de nos enquêtés, de mauvais usages ni d'usages par essence antagoniques, il ne peut y avoir que certains mauvais usagers...

IV. 3. Des « profils d'engagement vis-à-vis de l'environnement » plus que des « profils sociologiques »

De façon plus générale, quel que soit l'objet considéré (huîtres, zostères, vase, oiseaux...), les typologies d'acteurs (scientifiques *versus* non-scientifiques ; habitants *versus* gestionnaires, etc.) ou d'usages apparaissent peu pertinentes ici. La plupart du temps, elles ne nous permettent pas de comprendre les différentes relations des enquêtés à l'environnement du bassin d'Arcachon ni de (re)construire leurs différentes conceptions de la qualité de ce milieu. Finalement, la seule correspondance tangible entre un usage et un registre de discours pourrait être l'appréciation esthétique des anatidés, particulièrement valorisée par certains kayakistes (mais pas tous), alors qu'elle est plus ambiguë et/ou subordonnée à d'autres considérations (le « problème du nombre » en particulier) pour les autres enquêtés, scientifiques ou non. Dans tous les autres cas, les différences observées tiennent à des « profils d'engagement » plus ou plus fort vis-à-vis de ce milieu, qui ne recoupent pas — ou très partiellement — des « groupes sociaux » ou des types d'usages, ne serait-ce que parce que cet engagement peut se concrétiser par une pluralité d'usages chez une même personne. Ainsi, les discours relatifs aux huîtres, ou aux zostères varient selon l'intensité de la relation à ces objets (d'où le flou dans les témoignages relatifs à *zostera marina*, que presque personne n'approche régulièrement) plutôt qu'en fonction des différents usages.

Une analyse rapide ferait croire à la condamnation de principe de certaines activités et de leurs adeptes (jet-ski, voire plaisance) et à la bénédiction de certaines autres (kayak) et de leurs pratiquants. En fait, ici encore, une lecture en termes de typologies ou de conflits d'usages n'est pas totalement satisfaisante : le « bon usage » des lieux ou la mise en cause « d'autres » porte d'abord sur certaines manières de pratiquer la nature plutôt que la condamnation de telle ou telle activité, tel ou tel usage. Sont également relevés des « changements de mentalités » voire une méconnaissance des façons de « bien » pratiquer les lieux : des bateaux de plaisance qui tournent en rond, changements des pratiques de pêche à pied qui « ratissent » les lieux, parcs à huîtres abandonnés, marcheurs « en troupeaux » qui dégradent le milieu... Les scrupules – récurrents – des enquêtés au sujet de leur propre intolérance vis-à-vis de gens comme eux, faisant des choses qu'ils ont faites, etc. sont un bémol supplémentaire à une lecture « conflictuelle ». Les conflits sont peu marquants, il s'agit plutôt des différenciations sociales : on aime ou on n'aime pas ce que sont certains « autres », que l'on essaie d'éviter.

IV. 4. Entre scientifiques et « non scientifiques », des frontières plus floues que ne le pensent les différents protagonistes

Une préoccupation sous-tendant notre travail consistait à évaluer l'éventuel décalage entre regards scientifiques et regards ordinaires sur le bassin, notamment sur deux de ses objets les plus emblématiques – huîtres et zostères. Au final, nous sommes amenés à relativiser l'opposition classique entre regards scientifiques et regards non-scientifiques portés sur les objets analysés (zostères, oiseaux, vase...) et au-delà sur les milieux naturels considérés.

Par exemple, l'appréhension du bassin d'Arcachon comme un milieu complexe, voire un (éco)système n'est pas l'apanage des scientifiques. Elle est aussi largement partagée par des « non scientifiques » familiers de ces habitats, comme le montrent le thème de la régression des herbiers de zostères (point II.2.2) ou celui de l'appréhension des oiseaux comme éléments d'un écosystème. Sur certains points précis, nous observons que certains habitants expriment des préoccupations presque dans les mêmes termes que l'expriment des scientifiques. C'est le cas pour la laisse de mer sur les plages, par exemple : loin de juger ces amas « moches » et « sales », ils évoquent les aspects ludiques, certes, mais aussi leur rôle dans la protection contre l'érosion voire le maintien d'une certaine biodiversité dans un milieu sableux par ailleurs assez pauvre. Par ailleurs, comme les scientifiques, les enquêtés à tendance à vouloir ne pas garder les yeux rivés sur le strict périmètre du bassin lorsqu'il s'agit d'appréhender un phénomène : ils élargissent bien souvent l'échelle au bassin versant.

Informés par leur expérience du milieu, certains « amateurs éclairés » sont aussi très largement inspirés par la science, comme en témoigne l'appropriation très rapide des rapports scientifiques (par exemple le rapport Ifremer de 2011), constamment versés dans les débats publics. Réciproquement, les « amateurs éclairés » peuvent faire « remonter » leurs observations et connaissances, comme le montre l'historique de l'alerte concernant la régression des zostères : ce sont des habitants qui, les premiers, ont tiré la sonnette d'alarme auprès de gestionnaires locaux, ceux-ci parvenant à mettre autour d'une table divers scientifiques et gestionnaires des milieux concernés – et ce à une époque où les scientifiques, en particulier, étaient peu enclins à considérer l'herbier comme menacé.

Par ailleurs, notons que les tentatives d'objectivation des relations au bassin d'Arcachon (par le dénombrement d'oiseaux en particulier) sont largement appropriées par des non-scientifiques ; réciproquement, les observations – comptages d'anatidés – et les acteurs qui les font, sont sollicités dans la construction de ce regard scientifique. Quant au registre du sensible... s'il est présent chez les usagers quotidiens, il n'est pas totalement absent chez certains scientifiques !